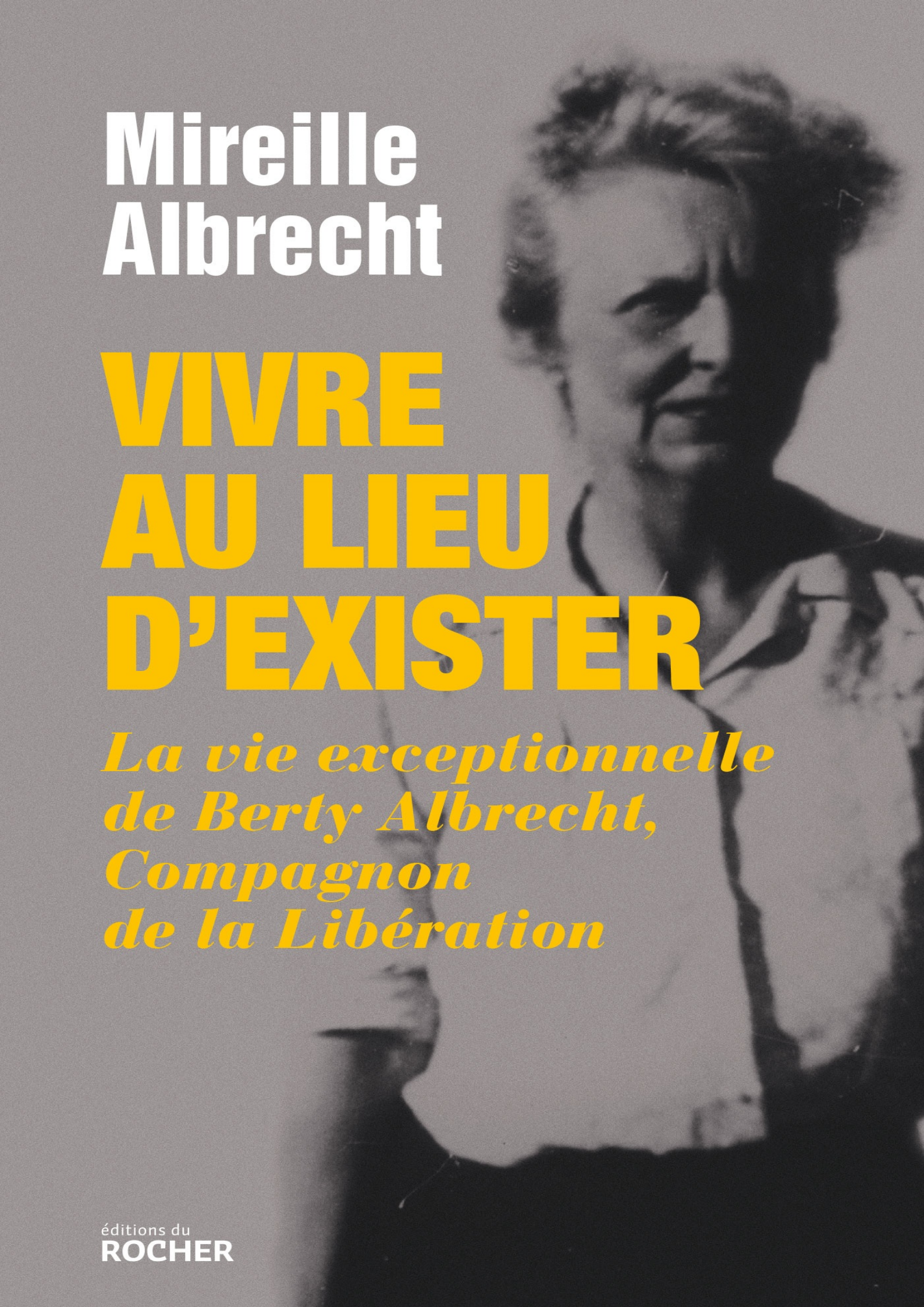




**Mireille
Albrecht**

**VIVRE
AU LIEU
D'EXISTER**

*La vie exceptionnelle
de Bertie Albrecht,
Compagnon
de la Libération*

Vivre au lieu d'exister

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
BP 521 – 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN 978-2-268-08076-5
ISBN epub : 978-2-268-08313-1

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voyage en avion. De plus, sa mère lui avait envoyé une lettre terrible, l'accusant de l'avoir rendue veuve pour satisfaire un caprice de femme riche à qui son mari ne refusait rien ! Profondément déprimée, maman fit, sur le conseil de son médecin, un séjour dans une clinique spécialisée en France.

De retour à la maison, elle n'était plus la même. Avant son deuil, elle souriait, riait. Désormais, sa présence à la fois lumineuse et légère avait disparu. Ce qui me peinait, c'est qu'elle donnait l'impression de ne plus être avec nous. Je ne l'avais jamais vue ainsi ; même quand mon frère avait été très malade, au point que l'on craignait pour sa vie, elle se battait pour le sauver, était pleine d'énergie, bien vivante. Et là, elle n'était que l'ombre d'elle-même. Papa essayait de la distraire mais n'y arrivait pas. Elle refusait de sortir, d'aller à l'opéra ou au théâtre, de recevoir leurs amis. La maison était devenue trop silencieuse, même Flic n'aboyait plus, restait couché auprès d'elle, les yeux tristes.

Pour lui changer les idées, notre père l'emmena en vacances dans le midi de la France, prétextant qu'ils n'avaient pas fait de voyage de nocces au moment de leur mariage, faute de moyens, et que c'était le moment d'y remédier. En fait, c'était le médecin qui pensait que maman avait besoin de retrouver son air natal. Il est vrai que pour une Marseillaise habituée au soleil, à la mer, au grand air, le climat londonien avec ses épais brouillards finissait par devenir pesant.

Chapitre II

Ils partirent donc tous les deux en voiture, conduits par le chauffeur. Ils ne firent qu'une brève escale à Marseille. Maman alla se recueillir sur la tombe de son père, mais ne vit pas sa mère qui refusa de la recevoir... Ne connaissant pas la Côte d'Azur, mes parents allèrent de Marseille jusqu'à Monaco, s'arrêtant à leur gré dans les villages du bord de mer. Ils visitèrent Saint-Tropez, puis Sainte-Maxime où ils séjournèrent quelques jours parce que papa avait repéré un terrain de golf situé dans le domaine de Beauvallon. Ce dernier avait été créé en 1912, et un très luxueux hôtel y avait été construit. Pendant que mon père s'adonnait au golf, son sport préféré, ma mère visita le domaine, puis se rendit au salon de thé de l'hôtel. Il n'y avait pas grand monde en ce début d'été, la majorité des clients étaient des Anglais venant prendre le soleil pendant les mois d'hiver. La grosse chaleur estivale était peu prisée, le bronzage pas encore à la mode, et les dames se promenaient avec des ombrelles afin de protéger leur teint ! Le directeur vint saluer maman, et dans la conversation lui glissa qu'il y avait des terrains à vendre dans le domaine. Le lendemain, pendant que son mari jouait au golf, elle en visita quelques-uns, et sa décision fut prise. Durant le dîner, elle dit à papa combien elle aimait Beauvallon et ses environs, et qu'elle aimerait bien y avoir une maison de campagne. Il n'en crut pas ses oreilles : sa chère Berty s'intéressait de nouveau à quelque chose, faisait des projets ; c'était inespéré. En quarante-huit heures, ils avaient choisi et acheté un terrain au plus haut du domaine, avec une vue magnifique sur la presqu'île de Saint-Tropez.

Dès qu'ils furent revenus à Londres, je compris que maman

allait beaucoup mieux. Elle nous raconta que nous aurions bientôt une maison en France, près de la mer, la Méditerranée, qui n'avait rien à voir avec la Manche que nous connaissions pour y avoir passé quelques semaines d'été dans une station balnéaire. Je dois reconnaître qu'elle avait raison : il n'y avait pas de commune mesure entre la pension de famille de Broadstairs et notre maison de Beauvallon, sans parler de la différence de climat !

L'été suivant, nous nous sommes rendus à Sainte-Maxime, les parents en voiture, Miss, mon frère et moi en train. En ce temps-là, c'était un bien long voyage, et la traversée de la Manche un supplice : j'étais malade comme un chien, la gouvernante aussi. Seul mon frère tenait le coup. Le chauffeur est venu nous récupérer à Saint-Raphaël, et dès notre arrivée à Sainte-Maxime, nous nous sommes lavés des pieds à la tête, pour nous débarrasser de la suie. Ce n'était pas le TGV électrifié, à l'air conditionné, qui nous avait transportés, mais une bonne grosse locomotive à vapeur fonctionnant au charbon, tirant des wagons dont les vitres, que nous baissions un peu pour ne pas étouffer, laissaient passer les escarbilles !

C'est bien, ces avancées technologiques dont nous sommes si fiers, qui font gagner du temps (pour quoi faire ?), mais nous y avons perdu en poésie. Les vieilles locos qui crachaient à grand bruit leur vapeur sous l'immense verrière de la gare, le conducteur au visage noir de suie, alimentant le foyer à grandes pelletées de charbon, les coups de sifflet stridents du chef de gare, agitant en même temps un drapeau rouge pour annoncer le départ, tout cela était excitant, nous donnait l'impression de vivre une aventure. Dans le wagon, la conversation s'engageait très vite entre les voyageurs. Il y avait une convivialité pratiquement inexistante aujourd'hui dans les TGV remplis d'hommes d'affaires causant dans leur portable ou travaillant sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

houleux, se terminaient toujours dans de grands éclats de rire.

D'une maison un peu trop petite, nous sommes passés carrément à l'inverse : une très grande demeure sur deux niveaux, comportant pas moins de huit chambres à coucher, un séjour de soixante mètres carrés donnant sur une terrasse de la même surface, une grande cuisine et un office ouvrant sur une cour avec lavoir, une salle de jeux pour les enfants, et deux grandes caves.

Chapitre III

Les travaux avançaient bien lorsqu'il fallut tout arrêter. Nous étions en 1929, et en une nuit notre père perdit pratiquement toute sa fortune à cause du krach boursier. D'une minute à l'autre, tout ce qu'il avait construit s'effondrait. Pendant quarante-huit heures, il resta sans réaction, complètement assommé. Le luxe dont nous étions entourés, notre vie confortable et rassurante, la belle villa en construction, nos vacances passées dans la gaieté et l'insouciance, tout cela était bien terminé. Il se voyait comme un homme fini.

Heureusement pour nous, maman prit les choses en main. Elle commença par lui dire de cesser de se plaindre, que rien n'était jamais désespéré, qu'au début de leur mariage, ils s'étaient débrouillés avec trois fois rien, et que puisqu'il le fallait, ils recommenceraient, que ce n'était pas ça qui allait lui faire peur.

Il est vrai que confrontée à l'adversité, loin de se laisser abattre, elle était gagnée par un surcroît d'énergie. Le rôle de victime ne lui convenait pas du tout, et lorsque des amis téléphonaient pour exprimer leur émoi, elle répondait que tout allait très bien, qu'il n'y avait pas lieu de s'en faire ! Papa n'était pas tellement de cet avis, parce qu'il s'en voulait de ne pas avoir senti venir la catastrophe, et n'avait plus confiance en lui.

Maman, qui détestait plaintes et récriminations, lui demanda d'avoir une vue positive de l'avenir.

« Je te connais bien mon ami, tu vas refaire fortune parce que tu es assez doué pour ça, je ne me fais aucun souci. Il va y avoir une période difficile, nous la traverserons ensemble, et tout

redeviendra comme par le passé. » C'est cet optimisme qui a permis à papa de ne plus se décourager, et d'aller de l'avant.

Aux grands maux, les grands remèdes. La maison de Londres fut mise en vente, le personnel congédié. Puisque nous avions la maison de Beauvallon, maman décida de s'y installer avec ses enfants, en attendant des jours meilleurs. Papa resta en ville et s'installa dans un studio près de la City.

Tout s'était passé si rapidement que mon frère et moi en étions un peu déstabilisés. Notre mère nous avait expliqué succinctement que nous n'avions presque plus d'argent à cause de la crise, et que pendant un certain temps, nous allions vivre en France, dans notre maison de vacances. À six ans, je ne comprenais pas ce que voulait dire « la crise », mais elle m'avait débarrassée de ma gouvernante, ce dont j'étais ravie !

Être à Beauvallon, juste avec maman, c'était comme un cadeau. En revanche, pour mon frère âgé de onze ans, le changement fut moins aisé. Être transplanté d'un collège anglais à l'école communale de Sainte-Maxime, c'était comme changer de planète, et son adaptation fut difficile, d'autant plus que lui comme moi parlions très peu le français.

À Londres, notre père remontait doucement la pente, encouragé par de nombreuses lettres de sa femme. Notre situation financière, sans être florissante, s'améliorait, l'avenir s'annonçait plutôt bien, lorsque papa dut être hospitalisé. Maman partit précipitamment pour Londres, nous confiant, mon frère et moi, à la garde d'une de ses amies, Germaine.

Les médecins ne pouvaient se prononcer sur les chances de survie de notre père, atteint d'un empoisonnement du sang provoquant un œdème et une paralysie complète du bras droit. Ils étaient même très pessimistes. Berty prit alors les choses en main. Déterminée à sauver la vie de son mari, elle s'adressa au professeur Norman Hare, qui fit venir en consultation les plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

main tout en faisant une petite révérence (appelée le *knicks*) et en lui disant : « Bonjour mademoiselle Monod ». Même chose lorsque nous quitions le cours à midi, à la seule différence que nous lui disions au revoir ! C'était une dame qui me paraissait très âgée, vêtue d'une ample robe noire lui tombant jusqu'aux chevilles, à laquelle s'ajoutaient une cape mi-longue également noire, un châle à franges et deux écharpes en laine aux différentes teintes de gris. Un vrai déguisement, qui nous faisait bien rire, hors sa présence. Elle n'aurait pas apprécié ! Les élèves appartenant à des religions diverses, il n'y avait pas d'instruction religieuse au programme. Cela ne pouvait que plaire à maman qui ne nous parlait jamais de religion, ni de Dieu, si ce n'est dans des expressions du genre « Dieu merci ! » ou « Dieu nous protège ». J'avais donc une idée très vague de ce personnage, que je savais être au ciel, parce que la Miss de Londres me faisait faire une prière au moment de me coucher, qui allait à peu près ainsi : « Mon Dieu qui êtes au ciel, merci de la bonne journée, protégez papa, maman et mon frère. *Amen.* » Il me faut bien reconnaître que cette invocation me faisait à peu près le même effet que de me laver les dents : une obligation de plus, voilà tout !

Maman n'était pas athée, mais elle avait gardé un souvenir tellement pénible de son éducation religieuse qu'elle ne voulait pas imposer la même chose à ses enfants.

Je pense du reste que le moment est arrivé de décrire sa vie de petite fille d'une famille de la bourgeoisie protestante de Marseille, les Wild. Ses parents étaient tous deux helvètes, son père de Saint-Gall, sa mère du Locle, d'une famille de la noblesse française huguenote qui, lors de la révocation de l'Édit de Nantes, se réfugia en Suisse. Il fallut attendre la fin du XIX^e siècle pour qu'elle revienne s'installer en France, à Avignon.

C'est là qu'est née ma grand-mère qui après son mariage habita Marseille, et donna le jour, le 15 février 1893, à une petite fille, Berthe, Pauline, Marthe, que son père surnomma Berty.

« Naître à Marseille, en 1893, dans une famille de la bourgeoisie protestante, voilà qui ne prédispose pas à l'héroïsme », a écrit Anne Fourcaut. C'est bien mal connaître les protestants, surtout ceux de cette époque, des gens rigoureux, au sens du devoir exacerbé, pour lesquels la Bible est une référence constante. Descendant d'aïeuls persécutés pour leur foi, ils se devaient de bannir toute faiblesse, afin de reprendre la lutte si besoin était. La famille Wild n'échappait pas à la règle, et Berty entendit maintes fois le récit des persécutions, des pasteurs emprisonnés et torturés, des familles cachées dans le « désert », près de Nîmes. Cela l'avait beaucoup marquée, puisqu'elle nous a emmenés, Freddy et moi, visiter ce « désert » et, tout en nous racontant ce qui s'y était passé, elle faisait un parallèle avec Hitler qui persécutait les juifs.

Mes grands-parents, des gens cultivés, étaient considérés comme des libéraux, n'étant pas empreints d'étroitesse d'esprit, comme c'est souvent le cas chez ceux qui appartiennent à une minorité. Parmi leurs amis, il y avait le directeur de l'opéra, et l'écrivain Frédéric Mistral. (C'est en souvenir de lui que Berty appellera ses enfants Frédéric et Mireille.)

Mais cela ne les empêcha pas d'élever leur fille dans la tradition huguenote, c'est-à-dire avec beaucoup de rigueur. Les familles bourgeoises envoyaient les demoiselles faire leurs études au couvent qui recevait aussi bien les catholiques que les protestantes. Ma grand-mère n'y songea pas un instant, c'eût été trahir sa foi. La solution aurait été de faire venir des professeurs à domicile, mais son train de vie modeste ne le permettait pas. Alors elle prit la décision de mettre Berty au tout nouveau lycée Mongrand, dont les élèves venaient des classes populaires. Ne

désirant pas qu'elle acquière de mauvaises manières, elle exerçait une surveillance draconienne sur sa fille de cinq ans. Il n'était surtout pas question qu'elle se mette à parler « avé l'assent ». Naturellement cela lui arrivait, étant entourée de camarades à l'accent marseillais très prononcé, et chaque fois elle recevait une gifle de sa mère. Si bien que malgré vingt-cinq années passées à Marseille, elle n'avait pas la moindre intonation méridionale.

L'instruction religieuse de Berty s'est faite à la maison, à travers sa mère qui s'essayait à « faire le bien », à mettre en pratique la charité chrétienne ; l'on était sur terre non pas pour s'amuser, mais pour travailler et donner un sens à sa vie. À partir de là, c'était à chacun de se débrouiller, avec l'aide du Seigneur.

À la mort de son mari, la mère de madame Wild quitta Avignon pour s'installer chez sa fille à Marseille. Tous les dimanches, Berty, alors âgée de quatre ans, passait une partie de l'après-midi dans la chambre de sa grand-mère. Celle-ci la faisait asseoir sur un petit tabouret et lui donnait à faire un ouvrage de couture, pendant qu'elle lui lisait des passages de la Bible... après quoi, elle lui apprenait à chanter des cantiques !

J'ai retrouvé un texte écrit par Berty, sans doute au début des années trente, qui raconte très clairement l'ambiance régnant dans sa famille :

Mes plus vieux souvenirs sont presque tous associés à la prière ou à quelque forme de religion.

Mes parents étaient peu pratiquants, et l'étaient surtout beaucoup moins que leurs parents. Ils n'étaient point attachés aux formes, et peut-être à cause de cela ne me paraissaient pas très pieux. Ils ne parlaient jamais de leur foi. Les « principes » étant chose acceptée, chacun de nous menait au-dedans de lui sa vie religieuse avec une certaine pudeur, dont j'étais bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sur le tard de sa vie, ma grand-mère s'ennuyant à la veillée, et se rappelant sans doute les veillées de son jeune temps où autour de la table se réunissaient les maîtres, et un rang derrière les servantes, muettes il est vrai, mais au courant de tout ce qui se passait dans la famille, je l'ai vue dire à sa vieille bonne : « Marie, prenez votre chaise et venez passer un moment avec moi – nous économiserons la lumière. » Ce prétexte d'économie sauvait la face en cachant sa solitude. Marie prenait alors une chaise du corridor, et s'asseyait le plus près possible de la porte tout en restant dans le cercle de lumière. La conversation s'engageait sur les menus faits de la vie quotidienne pour s'installer bientôt d'une façon définitive sur le chapitre de la religion, sur la foi, la morale, l'attitude de Mme Untel au temple dimanche dernier, la valeur du sermon, etc. Ma grand-mère était encore de la génération où la « naissance » semblait assurer la supériorité en tout sur les « inférieurs ». Elle se sentait autorisée à critiquer violemment Marie, à redresser toutes ses opinions, et ne s'en faisait pas faute, même avec peu de bonté. Cette Marie qui resta plus de trente ans chez bonne-maman était un spécimen extraordinaire d'humanité. Marseillaise violente et grossière issue d'un père alcoolique, abandonnée à peu près à la rue dans le quartier de la Belle-de-Mai, elle avait été convertie vers douze ou treize ans par une protestante qui y faisait œuvre de relèvement. Elle était devenue une protestante enragée ; son hérité alcoolique la portait non seulement à la violence, mais aussi à l'exaltation dans tous les domaines, y compris celui de la foi. Elle avait été quelque temps chez les salutistes ; en service chez ma grand-mère où son dévouement était immense, elle passait ses dimanches à l'Union chrétienne, où elle dressait les jeunes à faire « le bien ». Pendant longtemps ce « bien » consista à aller faire le ménage d'une malade pauvre. Elle avait la religion gaie, contrairement à ma grand-mère.

Lorsqu'on me mit au lycée, j'allais déjeuner tous les jeudis chez ma grand-mère. Marie posait le potage sur la table et souvent ne partait qu'après que j'avais dit la prière. Le Seigneur a dit : « Lorsque vous vous réunirez à deux ou trois en mon nom, je serai toujours parmi vous. » La prière prenait donc un caractère plus efficace du fait de sa présence et tout le monde en profitait. Du reste ça lui évitait de faire sa prière à elle avant de manger. Après déjeuner, bonne-maman faisait sa sieste. Marie me juchait sur une chaise sur la table de la cuisine, et tout en savonnant ses « malons » avec la plus violente énergie, elle m'enseignait des cantiques. Ceux de ma grand-mère étaient du genre triste : *Sur toi je me repose – Une nacelle en silence – Reste avec nous Seigneur*. Mais ceux de Marie étaient du genre gai : « Je suis petit mais que m'importe, du bon berger je suis l'agneau. » Elle m'enseignait aussi des cantiques salutistes qui étaient follement gais ; nous les chantions à tue-tête. Je me rappelle avoir chanté des cantiques sur l'air de *La Marseillaise* et de *Viens Poupoule*. Et puis il y avait : « Frère, quand ton âme est lassée, méprise fauteuil et canapé, prends le journal de notre armée, et va visiter les cafés, les cafés, les cafés... » Il y avait aussi un cantique charmant : « M'aimes-tu oh dis m'aimes-tu, m'aimes-tu oh dis m'aimes-tu », et ainsi de suite. Il y avait : « Oui tout est bien, oui tout est bien... oui tout est bien, tout est bien ! » Ma grand-mère survenait au milieu de notre duo endiablé, moi trônant sur la table dont les quatre pieds plongeaient dans un océan de savon noir, Marie brossant avec rage, à genoux. Comme j'étais contente et heureuse à ces moments-là ! Bonne-maman grondait Marie et m'emmenait au salon. Elle détestait ce genre salutiste qui manquait de componction. C'est du reste parce qu'ils ignorent la componction que les salutistes attirent à eux les très humbles, les très déchus ; c'est justement par ces cantiques entraînants, souvent sur des airs populaires, qu'ils pénètrent les

cœurs durcis, les âmes tombées bas. Ils rendent Dieu presque tangible.

Ce document est le seul que j'ai trouvé des mains de ma mère, et je regrette qu'elle n'en ait pas écrit d'autres. Il m'a permis toutefois de mieux comprendre sa personnalité. Bien qu'ayant rejeté le côté rigoriste et en même temps assez primaire de la religion protestante dont elle fut gavée, il ne lui en est pas moins resté une certaine sévérité. Le contraire eût été étonnant, et c'est presque de l'ordre du miracle qu'elle ait épargné à ses enfants toutes ces mômeries qui la plupart du temps les éloignent définitivement de l'Église, et d'un quelconque intérêt spirituel.

En revanche, lorsque j'ai lu qu'elle avait été mise dans un placard noir parce qu'elle ne voulait manger ni le riz au lait, ni le foie de veau, ni la salade de concombre, j'ai été stupéfaite : exactement au même âge, j'ai détesté les mêmes plats ! Et le comble, c'est que j'étais également punie, l'assiette à laquelle je n'avais pas touché m'était resservie au repas suivant, et parfois même le lendemain. Je finissais par prendre quelques bouchées, que je vomissais peu après, tout comme maman l'avait fait !

Je me suis demandé et me demande encore pourquoi elle a eu avec moi un comportement identique à celui qu'avait eu sa mère avec elle. Ce ne pouvait être par esprit de vengeance, parce qu'elle n'était pas mesquine. Alors quoi ? Peut-être avait-elle fini par croire que ses parents avaient raison, qu'un enfant doit apprendre à tout manger, ne serait-ce que par égard pour ceux qui n'ont parfois rien dans leur assiette ? Était-ce pour m'inculquer l'autodiscipline ? Peut-être les deux ?

J'ai souvent trouvé maman très sévère avec nous, mais je n'ai jamais senti que c'était par méchanceté. C'était autre chose, que je ne m'expliquais pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reproché, puisque tout ce qu'elle avait voulu était de montrer aux enfants ce qui se passait hors de nos frontières ! Comme hypocrisie, il était difficile de faire mieux ! Il est vrai qu'elle n'avait sans doute pas imaginé que ce qu'elle considérait comme une plaisanterie tournerait au drame. Cet incident mit définitivement Berty au ban de la H.S.P., et Freddy et moi au ban des matinées enfantines ! Cette péripétie, suivie cinq ans après par la déclaration de guerre, nous a évité les après-midi dansants (les *rallies* d'aujourd'hui), puis à dix-huit ans le premier bal. Tout cela n'ayant qu'un but : rester dans son milieu et faire un beau mariage.

Naïvement, j'ai cru que pour tout le monde les hostilités mettraient un terme aux mondanités et mon étonnement fut complet d'apprendre que presque tous nos petits invités avaient continué la tradition, guerre ou pas. Que pendant cette période ils n'avaient souffert de rien, si ce n'est un peu des restrictions alimentaires, qu'ils avaient continué sagement leurs études et leur vie mondaine. Je me souviens d'une de mes camarades de classe, fille de médecin, qui, lorsque je l'ai revue en 1945, m'a dit : « Nous n'avons pas été étonnés de vous savoir dans la Résistance, d'ailleurs avant la guerre, mes parents disaient que ta mère était une aventurière ! » Ça ne s'invente pas. J'étais stupéfaite !

En peu de temps, j'ai réalisé que la Résistance n'avait compté qu'un nombre infime de Français (100 000 en tout sur quatre ans, soit 1 % de la population), que le nombre des collaborateurs avait été sensiblement le même, et que le reste des citoyens avait attendu la fin des hostilités en essayant de maintenir tant bien que mal son train de vie. Lorsque j'ai compris cela, ma déception a été très rude ; j'avais l'impression d'être en marge de la société, et, à ce jour, c'est toujours pareil !

Chapitre VI

Je ne pourrai jamais assez remercier maman de nous avoir montré ce que sont les vraies valeurs de l'existence. Pourtant, je me suis longtemps demandé pourquoi elle avait sacrifié aux traditions de son milieu en ce qui concernait ses enfants. J'ai fini par comprendre que c'était pour nous donner toutes nos chances. Elle ne se sentait pas le droit de nous entraîner dans la voie qu'elle s'était choisie, ne nous avait jamais mêlés à son action politique, jamais emmenés à la fête de l'Huma qui aurait été sûrement plus amusante que nos goûters mondains !

À Londres nous prenions tous nos repas dans nos chambres, mais à Paris nous déjeunions avec elle à la salle à manger. Ce fut une excellente chose, car une très grande partie de notre éducation eut lieu à ces moments-là.

Lorsqu'il était temps de se mettre à table, nous attendions debout derrière nos chaises que maman se soit assise, avant de faire de même. Nous devions manger proprement, ne pas mettre les coudes sur la nappe, ne parler que lorsqu'on nous adressait la parole, et demander la permission de quitter la table après le dessert !

Berty nous posait des questions sur ce que nous avions appris en classe, et lorsque nous lui répondions, elle relevait la moindre de nos fautes de français : « Mes enfants, il est essentiel de parler correctement notre belle langue. Le mal-parler est donné à tout le monde. » Une bonne partie du temps se passait en cours de syntaxe et de grammaire, et elle s'énervait de devoir nous répéter indéfiniment les mêmes choses. Devant nos bévues, elle levait les yeux au ciel et disait :

– Je ne sais pas ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir des

enfants pareils ! Je vous ai déjà dit mille fois que l'on ne va pas « au docteur » ou « au dentiste », mais « *chez* le docteur », « *chez* le dentiste ».

– Oui, maman, répondions-nous faiblement.

– Vous dites oui maman, mais vous ne m'écoutez pas. Qu'est-ce que je viens de dire ?

Alors on répétait sans enthousiasme : « On ne va pas au docteur, mais chez le docteur, pas au dentiste mais chez le dentiste » !

Elle détestait par-dessus tout les cancans. Comme Denise nous racontait plein d'histoires sur les habitants de l'immeuble, pour nous rendre intéressants nous nous empressions de les répéter à maman. Ça nous a vite passé : « De quoi vous mêlez-vous, mes enfants ? Vous ne connaissez pas ces personnes, et ce qui se passe chez elles ne vous regarde pas. Je ne veux pas entendre de ragots à cette table. Du reste, c'est très vulgaire. »

La vulgarité était une des bêtes noires de Berty. Elle ne la supportait pas, c'était épidermique ! Dans son esprit, la vulgarité était du laisser-aller, tout comme mal parler, manger salement, et le laisser-aller, on s'en doute, n'était pas le genre de la maison ! C'est pour cela qu'elle nous disait aussi très souvent : « Mes enfants, quoi qu'il arrive, il faut sauver les apparences. » Ce n'était pas hypocrisie de sa part, mais une forme de respect de soi. De même qu'il ne fallait pas se plaindre et s'apitoyer sur notre sort, parce que c'était impoli et ennuyeux pour les autres, et pour nous un manque de dignité.

Par-delà les bonnes manières, et le respect dû à autrui, Berty voulait surtout que ses enfants deviennent des adultes responsables, avec des bases solides, capables de surmonter les difficultés de leur existence. Et plus que tout, elle voulait que nous apprenions à penser par nous-mêmes. Je l'entends encore : « Mes enfants, ne faites pas les perroquets, ne répétez pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre VII

Le Problème sexuel ayant cessé d'exister, Berty, qui ne veut pas rester inactive, va s'occuper des victimes du nazisme. Depuis 1933, Hitler a pris le pouvoir en Allemagne et persécute juifs, communistes et tous les ennemis du régime.

Certains d'entre eux prennent la fuite avant de se faire emprisonner, d'autres s'évadent des camps de concentration pour se réfugier en France. Ils arrivent sans argent, sans bagages, et la majorité ne parle pas le français.

Il faut les loger, les nourrir, les habiller et leur trouver du travail. Berty, avec ses amis de la Ligue des droits de l'homme, va s'y employer. Notre appartement devient un centre d'accueil, au grand désarroi de Miss, qui trouve que ce défilé de gens mal habillés, à l'œil hagard, incapables de s'exprimer, n'est pas chose convenable pour nos yeux d'enfants !

Maman est exactement de l'avis contraire. Jusque-là, elle nous avait tenus à l'écart de ses activités, mais maintenant il s'agissait de nous montrer en quoi consistait le régime national-socialiste d'Hitler.

Ces réfugiés venaient à la maison, soit pour prendre un bain, soit pour un repas, soit pour un moment de détente, ou pour les trois à la fois. Nous avons fait leur connaissance principalement à l'heure du déjeuner, pendant laquelle ils parlaient de ce qui se passait en Allemagne. Maman nous avait recommandé de bien les écouter, mais comme la conversation se tenait en allemand, mon frère qui l'étudiait au lycée comprenait un peu, moi rien du tout ! Enfin au moins à ces moments-là je ne me faisais pas reprendre pour mes fautes de français, puisque je ne disais pas un mot ! Je regrette de n'avoir pu les comprendre, car il y avait là

des gens intéressants comme Gustave Regler, philosophe, le sculpteur Liepschitz, Motia Hirschowitz, artiste peintre polonais qui s'engagea dans les Brigades internationales au moment de la guerre d'Espagne, et Karl Heil, professeur de littérature. Ce dernier parlant bien le français, maman lui demanda de me donner des cours de conversation, afin de m'initier à la langue de Goethe. Comme elle la parlait couramment, elle voulait que nous puissions en faire autant, et c'était aussi une façon de faire gagner un peu d'argent à cet homme, et de maintenir sa dignité. C'est grâce à lui que j'ai compris ce qu'était un « réfugié » obligé de quitter famille, amis, biens, d'arriver dans un pays inconnu dont on parle peu ou pas la langue, et dont les habitants ne sont pas toujours bien disposés à son égard.

La première fois où Freddy et moi avons rencontré Karl Heil, c'était un après-midi, peu de jours après son arrivée en France. Il prenait le thé avec maman au salon. J'ai tout de suite remarqué son air effrayé, sa main qui tremblait quand il prenait sa tasse. Il nous a raconté que lorsqu'il était au camp, on l'avait battu et torturé pour le faire parler. Devant nos visages incrédules, notre mère lui demanda d'enlever sa veste et sa chemise, afin de nous montrer ce qu'était la torture, puisque nous n'avions pas l'air de comprendre ! Le pauvre homme protesta, disant que ce n'était pas un spectacle pour des enfants ; il était gêné comme tout, mais rien n'y fit. Devant l'insistance maternelle, bien que très embarrassé, il finit par s'exécuter. Ce qu'il nous a montré n'était pas beau à voir, donnant toute sa signification au mot torture : son thorax était criblé d'affreuses cicatrices boursouflées et rouges, certaines recouvertes de pansements où apparaissaient des taches de sang...

Mon frère et moi étions bouche bée, consternés. Karl s'est vite rhabillé, et maman, tout en s'excusant de lui avoir forcé la main, l'a remercié. Elle avait saisi l'occasion de nous montrer

une facette du régime nazi, et je crois qu'elle a bien fait. Sur le moment, j'en étais toute retournée, et revenue dans ma chambre, j'en ai parlé à Miss, qui n'avait pas été conviée au spectacle. Elle explosa de colère : « Jamais ta mère n'aurait dû te montrer ça, c'est honteux ! Et puis, après tout, elle ne le connaît pas, cet homme, tu penses bien qu'il a dû commettre quelque chose de grave, parce qu'on ne punit pas les gens de cette façon pour rien. Si ça se trouve, il s'est peut-être simplement battu avec quelqu'un. N'y pense plus, fais tes devoirs, ce sera plus utile ! » Il n'était pas facile pour moi de faire la part des choses, mais j'avais tendance à croire davantage maman que Miss, qui n'avait de compassion pour personne. À partir de cette époque, Berty devint pleinement consciente du danger que représentait Hitler et organisa des réunions d'information et d'étude, où se réunissaient ses amis et des réfugiés. Des livres « blancs » et « bruns », arrivés clandestinement d'Allemagne, décrivaient les méthodes nazies.

Il fallait de toute urgence faire connaître la vérité aux Français, mais comment ? Les renseignements de Berty et de ses amis ne furent pas pris au sérieux, venant de gens de gauche. La presse ne voulait rien publier, à part *L'Humanité* dont les articles passaient inaperçus. Une conférence organisée à la Mutualité fut un fiasco. C'était désespérant. Berty ne comprenait pas l'apathie, l'inconscience de ses compatriotes. Même les juifs de France ne se rendaient pas compte de la gravité de la situation, alors que leurs congénères allemands en étaient les premières victimes.

Sur ce plan là, les choses sont les mêmes aujourd'hui, les leçons d'hier n'ont pas servi. Nous ne sommes plus en guerre, paraît-il. Eh bien, moi, je crois que nous y sommes toujours, seulement elle n'est pas de la même espèce. Il n'y a plus de champs de bataille jonchés de cadavres, plus de villes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous faisait du bien d'avoir une présence masculine dans la maison, puisque notre père y était peu souvent.

Maman a aussi eu l'intelligence de ne le laisser intervenir en aucune façon dans notre éducation. Je me souviens d'un jour où nous avons fait des bêtises et maman nous a sévèrement grondés. Comme il se trouvait là, il s'est permis de lui dire : « Berty, ces enfants méritent la cravache. » La réponse est venue, fulgurante : « Mon ami, nous ne sommes pas chez les militaires. Il s'agit de *mes* enfants, je sais ce que j'ai à faire, et cela ne vous regarde absolument pas. » Il se l'est tenu pour dit !

En ce qui concerne papa, cela s'est bien passé aussi. Nos parents étaient séparés, mais il y avait entre eux de l'estime, de l'affection et du respect, ce qui a dû les conduire à un arrangement concernant une liaison de l'un ou de l'autre.

En tout cas, nous n'avons jamais entendu la moindre dispute à ce sujet, ni de réflexion d'aucune sorte. La question n'a pas été abordée devant nous, et mon frère et moi ne l'avons jamais discutée ensemble, aussi curieux que cela puisse paraître aujourd'hui, où les enfants, au courant de tout, expriment ouvertement leurs opinions. À l'époque, nous étions pudiques, et il nous aurait semblé inconvenant de parler de la vie intime de notre mère. C'eût été un manque de respect.

Une sorte d'accord tacite s'était établi entre nous. Henri faisait partie de notre vie, point final ! Les amis de Berty, au courant de la situation, l'invitaient chez eux avec Henri. Leur couple était accepté et dans ce milieu de médecins, d'intellectuels et d'artistes, la vie privée d'autrui n'avait qu'une importance relative. Dans les milieux plus conformistes, elle n'échappa pas à la critique, ce qui était normal : une jolie femme, libre, intelligente et ne craignant pas de montrer qu'elle était heureuse avec un homme qui n'était pas son mari, ne pouvait qu'être critiquée. Elle en était parfois agacée mais pas

plus. Du moment que son époux n'en prenait pas ombrage, pourquoi aurait-elle refusé de vivre ce que lui offrait le destin ?

Elle a quarante-deux ans, un mari, deux enfants, une vie très organisée, est engagée politiquement. Soudain, « tombe » dans sa vie un homme de trente ans, qui deviendra une partie d'elle-même. On pourrait dire qu'il a été « l'homme de sa vie », mais ce n'est pas tout à fait l'expression qui convient. Elle a connu de grands moments de bonheur, a vécu pleinement sa féminité, mais n'a ni divorcé, ni habité avec lui. Elle a maintenu notre équilibre familial, et sa nature ne se prêtant guère à la dissimulation, je ne peux qu'admirer la façon dont elle s'y est prise. Sans doute n'était-elle pas ce qu'on appelle une « grande amoureuse ». Elle avait besoin de l'enrichissement qu'apporte un amour partagé, mais n'en aurait pas pour autant changé quoi que ce soit à la vie de ses enfants. Nous passions d'abord, c'était clair. Notre rythme d'existence ne fut en aucune façon perturbé. Du reste, à l'époque, à moins d'être une star, l'étalage de la vie privée n'était pas de bon ton. Il n'était pas interdit de « vivre sa vie », mais il fallait trouver le moyen de le faire sans incommoder son entourage. C'était une question de respect de soi-même et des autres. C'est sans doute pour cette raison qu'Henri n'a jamais passé une nuit à l'appartement.

J'ai aussi la certitude que si, lors de l'armistice et de l'occupation, Henri avait fait le choix de la collaboration, maman aurait rompu toutes relations avec lui. Elle n'était pas femme à renier ses idéaux pour garder un homme. Il en était parfaitement conscient, et cela devait lui plaire d'avoir une compagne qui lui tenait tête !

Henri est donc entré dans la vie de notre mère et dans la nôtre sans heurts, le plus naturellement du monde.

Lorsqu'il venait en été à Sainte-Maxime passer ses vacances et voir sa mère, il habitait chez nous. Notre maison de

Beauvallon était suffisamment grande pour qu'il y ait sa chambre, tout comme d'autres amis de maman, tels les réfugiés Gustave Regler, Karl Heil et sa femme qui, elle aussi, avait réussi à s'enfuir d'Allemagne. Professeur de gymnastique, elle nous donnait des cours tous les matins, et même papa s'y joignait, pas de son propre gré, mais à cause de l'insistance de Berty !

Quand je me remémore ces années d'avant-guerre, ces vacances à la Farigoulette, je me dis que j'ai eu beaucoup de chance. Non pas du fait de notre aisance matérielle, qui a contribué à rendre les choses faciles, mais parce que j'ai pu observer à quel point notre mère était vivante, enthousiaste, pleine d'amour pour nous tous. Elle cherchait par tous les moyens à nous faire plaisir, sans ostentation, mais simplement parce qu'elle avait un tel amour de la vie qu'elle voulait nous le faire partager. Elle mettait autant d'ardeur à nous cuisiner de bons petits plats qu'à nous emmener en excursion ou à nous apprendre à parler correctement. Chaque chose avait son importance, et devait être accomplie au mieux.

Lorsqu'elle emmenait ses amis visiter l'arrière-pays, elle demandait aux femmes de se vêtir d'une robe, shorts et pantalons n'étant pas de mise dans ces petits villages un peu endormis, complètement à l'écart des modes de la Côte. On se faisait déjà suffisamment remarquer, arrivant dans une voiture conduite par une femme, puis déambulant dans les rues et parlant des langues étrangères. Je me souviens que lors d'une de ces virées, à Gonfaron, le pays des ânes qui volent, un groupe d'adolescents s'est mis à lancer des quolibets, en provençal, à ces *étrangers* ridicules, qui venaient les déranger. Berty les remit vertement en place dans le plus pur occitan, et saisis d'effroi ils détalèrent à toute vitesse !

Ces petits villages n'avaient pas bougé depuis des siècles,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pudeur, elle me prenait dans ses bras, me dorlotait, me nourrissait à la cuillère, me couvrait de cadeaux. Pendant un mois, elle a arrêté toutes ses activités afin de rester auprès de moi. Denise, la femme de chambre, m'a raconté plus tard : « Madame pleurait beaucoup, et me disait : ma petite fille va mourir, et je ne peux rien, rien, c'est terrible. »

J'ai gardé un bon souvenir de cette maladie, d'abord parce que, la plupart du temps, j'étais dans un *ailleurs* assez agréable, et surtout parce que j'ai eu la confirmation de l'amour très fort que me portait maman.

C'est pour cela que, quand de bonnes âmes m'ont dit que j'avais été moralement abandonnée par ma mère, j'ai simplement haussé les épaules, tant j'ai trouvé cette remarque stupide.

Je suis tout de même la mieux placée pour savoir qui était maman ! Elle m'a ouvert les yeux aux valeurs essentielles, et ce faisant, m'a bien armée pour affronter l'existence. C'est cela l'important, alors je n'ai que faire des remarques de ces petits esprits aigris.

En 1936, Berty décide de déménager, et ce pour plusieurs raisons : le loyer trop élevé, le quartier des Champs-Élysées qui ne lui plaît guère et la pression de ses amis qui, habitant tous rive gauche, l'encouragent à traverser la Seine.

Une fois sa décision prise, elle trouve très rapidement quelque chose qui lui convient au 16, rue de l'Université, dans un hôtel particulier divisé en appartements par la propriétaire, une vieille demoiselle Bourbon-Parme qui habite au premier. Elle loue le troisième étage à Berty.

L'hôtel est du XVIII^e, les boiseries, les cheminées et les parquets sont d'époque, et il y a un jardin d'hiver. Notre mère s'y sent tout de suite chez elle. Cela dit, il y a beaucoup de travaux à faire avant d'emménager. Maman se met en quête d'un

entrepreneur, l'ouvrage démarre, mais comme dans toutes les vieilles maisons, il y a des surprises, et la date de finition ne peut être respectée. Le bail de l'avenue Victor-Emmanuel ayant été résilié, nous avons dû quitter les lieux pour laisser la place aux nouveaux locataires. Toutes nos affaires sont parties au garde-meubles, y compris nos livres de classe, et nous avons atterri dans un hôtel tout près du nouvel appartement.

Maman pensait que nous en aurions pour quinze jours, mais les semaines succédaient aux semaines, la vie dans deux chambres n'était pas idéale, nous devions prendre tous nos repas au restaurant. De plus, nous allions dans un nouvel établissement scolaire, l'École alsacienne, d'obédience protestante, et mixte. Tout cela n'était pas très pratique, mais ce qui ennuyait le plus notre mère, c'étaient les scènes effroyables que se faisaient les jeunes propriétaires de l'hôtel, d'une espèce assez particulière : lui, un brun à l'œil de braise, râblé, brutal, style *mauvais garçon* ; elle, blonde, fragile, le teint pâle, trop et mal maquillée, vêtue la plupart du temps d'un peignoir mal fermé rempli de taches.

L'établissement était très mal tenu parce qu'ils passaient leur temps à se battre. Les scènes commençaient dans le hall de réception, provoquées par la jalousie de monsieur, qui injurait sa femme, la giflait, la cognait puis la traînait par les cheveux jusqu'au premier étage où se trouvait leur chambre. Là, il la battait encore, elle poussait des cris affreux, le suppliant d'arrêter. Quand enfin il cessait de la frapper, il lui montrait comment un mâle est fait. Nous ne pouvions rien ignorer de la chose car il émettait de bruyants commentaires sur son activité ! Le plus triste, c'est que ce couple infernal avait engendré un joli petit garçon qui passait le plus clair de son temps assis sur une marche d'escalier, la terreur dans ses yeux.

Berty était très ennuyée que ses enfants soient confrontés

quotidiennement à ces scènes de violence physique et verbale. Nous qui n'avions pas le droit de dire un gros mot, nous en avons entendu assez pour enrichir considérablement notre vocabulaire !

Une scène plus brutale que les autres nécessita la venue d'une ambulance, monsieur ayant lacéré madame à coups de couteau. Afin de nous sortir de cette atmosphère de bas-fonds, maman loua un petit appartement meublé boulevard du Montparnasse. Nous y sommes restés environ trois mois. Notre mère était de très bonne humeur, les travaux de la rue de l'Université tirant à leur fin. Dans la journée, elle passait le plus clair de son temps à la décoration de notre future habitation ; le soir elle préparait le dîner, inventait de nouvelles recettes, sur lesquelles nous devions donner notre avis. Henri venait souvent partager notre repas. L'ambiance était joyeuse ; nos objets personnels étant toujours au garde-meubles, nous avions l'impression d'être en vacances !

Un soir, maman est rentrée à la maison avec un petit chat noir qui avait été abandonné dans la rue. Il était insupportable mais très futé. Il observait nos faits et gestes, nous suivait partout, jusque dans les toilettes qui l'intriguaient beaucoup. À notre stupéfaction, nous l'avons vu un matin juché en équilibre sur la lunette des cabinets, en train de faire ses besoins ! À partir de ce moment-là, il ne s'est plus servi de son plat, ce qui nous a bien arrangés ! Il n'aimait pas du tout qu'on le regarde œuvrer, mais quand il avait fini, il venait chercher l'un de nous pour tirer la chasse ! Il aurait bien voulu le faire lui-même : nous l'avons surpris, debout sur la lunette, donnant des coups de patte sur la poignée de la chaîne !

Nous avons quitté le boulevard du Montparnasse pour partir en vacances. À Beauvallon, prenant mon courage à deux mains, et soutenue par mon frère, j'ai demandé à maman de me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enfants bien élevés.

À partir de ce jour, monsieur de Félice est venu de temps en temps prendre une tasse de thé à la maison, et se trouvant parfois en présence des amis de gauche de Berty, il engageait avec eux de grandes discussions. Ça devait le changer de ses visites paroissiales habituelles ! Je me souviens que pour lui faire plaisir, maman nous a emmenés deux ou trois fois au culte du dimanche matin. J'ai trouvé le sermon assez ennuyeux, et le temple plutôt triste. Au hasard d'une promenade avec papa, nous étions entrés dans l'église Saint-Eustache, dont la beauté m'avait impressionnée, j'avais visité Notre-Dame, Saint-Séverin, et franchement, j'aurais préféré aller à la messe ! Le prêche aurait peut-être été aussi embêtant, mais j'aurais pu au moins admirer le décor !

L'année 1936 est celle d'un changement important dans la vie de maman. Elle réalise que toutes ses activités, bien que tendant vers le même but, l'obligent à se disperser. Il y a le Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme, l'Entraide européenne des Quakers, la Ligue des droits de l'homme, le Comité d'aide aux réfugiés, le Comité d'aide à l'Éthiopie. Ça fait beaucoup.

Pour être vraiment efficace, il lui faudrait mettre son énergie dans quelque chose qui couvre à la fois son idéal et son besoin de servir. Bien qu'étant toujours de gauche, elle s'est éloignée quelque peu des communistes, déçue par certains changements dans le parti. Néanmoins, son mari trouve qu'elle s'affiche encore trop avec eux, et menace de lui couper les vivres si elle continue. Bref, elle ne sait plus sur quel pied danser, et va se confier à un ami qui est aussi notre médecin, Robert Wolfsohn.

Robert est un être doux et calme, et, comme le décrivait Henri, « une sorte de saint Vincent de Paul communiste ».

D'entrée de jeu, maman lui dit : « J'ai l'impression de mener une vie de parasite. » Il comprend très bien son problème : elle veut servir en contribuant à l'amélioration des conditions de travail de la classe ouvrière. Il lui conseille de suivre les cours d'une école sociale et lui donne une liste d'adresses. Après avoir visité plusieurs établissements, elle fixe son choix sur l'École des surintendantes.

Le but de cette école, ouverte en 1917, était d'aider les nombreuses femmes qui travaillaient en usine. Elle était apolitique et aconfessionnelle, subventionnée en partie par le ministère de la Santé publique. Le diplôme que délivrait l'école en fin d'études devenait ainsi un diplôme d'État.

En juin, Berty prend rendez-vous avec la directrice, Jeanne Sivadon, pour demander son inscription.

Après avoir passé un examen, dont elle aurait pu être dispensée, ayant le brevet supérieur, elle entre à l'école en octobre. Elle aurait pu aussi se dispenser de la première année d'enseignement puisqu'elle avait son diplôme d'infirmière, mais elle a préféré faire des études complètes.

Jeanne Sivadon, lors du premier entretien, lui ayant demandé pourquoi elle voulait faire des études de surintendante, s'entendit répondre : « J'ai envie que ma vie serve à quelque chose. Je veux rendre service, mais je ne veux pas faire comme certaines personnes qui ont la possibilité de le faire au point de vue financier. Je ne veux pas aller, par exemple, dans les services sociaux travailler à côté de jeunes filles qui auront passé deux ou trois ans à faire des études dans des conditions difficiles, à obtenir un diplôme d'État, pendant que moi je n'aurais rien fait. Je sais bien que la bonne volonté ne suffit pas, qu'il faut connaître les lois sociales, les institutions, qu'il faut une préparation. Je déteste le travail d'amateur. Je veux avoir une vraie formation, et c'est pour ça que je viens dans cette école. »

Jeanne Sivadon était étonnée d'avoir en face d'elle une femme de quarante-trois ans demandant à suivre les cours de son école. L'âge d'entrée se situant entre dix-neuf et quarante ans, il fallait demander une dérogation au ministère de tutelle. Elle la sollicita, comprenant qu'il ne s'agissait pas d'une lubie de la part de Berty, mais d'un véritable engagement. Ainsi qu'elle me l'a dit plus tard : « J'ai été frappée par l'impression de clarté qui se dégageait d'elle. Elle était physiquement claire. Et puis surtout, elle avait des yeux d'un bleu... de myosotis, un bleu ardent... Je ne pense pas qu'une seule personne qui l'a rencontrée a pu oublier son regard. » Lorsque maman nous annonça qu'elle allait retourner à l'école à partir du mois d'octobre, mon frère et moi fûmes abasourdis. Elle nous avait familiarisés avec l'inhabituel, mais cette fois-ci, nous n'y comprenions rien ! Je lui ai demandé quelle en était la raison.

– Pour avoir un métier.

– Et pourquoi tu veux un métier ?

– Pour gagner ma vie, pour être indépendante. Je t'ai dit maintes fois que tu devras apprendre un métier afin d'être une femme libre.

C'était vrai, elle me l'avait souvent répété. Mais elle ne poussait pas le raisonnement, tant entendu dans les années soixante-dix, jusqu'à dire que toutes les femmes devaient travailler, quelle que soit la situation du mari, puisque la femme au foyer ne pouvait que s'abrutir. Persuadée que l'épanouissement de la femme passe par la maternité, elle plaignait sincèrement celles qui par obligation matérielle devaient mettre leurs enfants à la crèche, pendant qu'elles allaient à l'usine ou au bureau.

Devant mes mauvais résultats scolaires, elle me disait qu'il faudrait quand même que je puisse plus tard exercer un métier, quel qu'il soit. Elle avait suggéré que vu mes compétences, je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Schiller avec une telle émotion qu'il en avait les larmes aux yeux. Très germanique ! J'étais d'autant plus impressionnée que, joignant les gestes à la parole, il faisait tourner dans tous les sens la grande cape noire dont il s'enveloppait ! Un jour, malgré un orage qui s'annonçait, nous sommes allés nous promener. Arrivés au pied d'un mirador, il m'a dit d'y rester, pendant que lui, monté sur la plateforme, réciterait des vers. Le ciel s'était assombri, traversé d'éclairs, le tonnerre grondait, le vent sifflait dans les arbres et, médusée, je l'écoutais hurler des poèmes au milieu de ce fracas, les cheveux en bataille, la cape gonflée derrière sa tête comme une grande aile noire. C'était mon premier opéra de Wagner ! Pendant que je m'initiais au lyrisme allemand, mon frère s'instruisait des bienfaits du national-socialisme.

Quelques jours après notre arrivée, lors d'une de ses balades, il avait aperçu, à l'orée des sapins, ce qu'il croyait être un camp de scouts. S'étant approché, il vit que les garçons en chemise kaki portaient des brassards ornés d'une croix gammée. C'était un camp de la Jeunesse hitlérienne.

Planté sur le sentier, en train de les observer, il fut vite repéré et invité à passer l'après-midi avec eux. Il y retourna tous les jours, ne prenant même plus la peine de rentrer déjeuner à la pension, et y passa aussi quelques nuits. Il était enthousiasmé par les jeux, l'entraînement paramilitaire, les chants, l'ordre et l'obéissance aux chefs. Quelques jours avant notre retour en France, les jeunes hitlériens lui ont fait un repas d'adieu et offert un magnifique poignard, d'une catégorie réservée en principe aux meilleurs éléments de la Hitler Jugend.

Lorsque maman vint nous chercher à la fin du séjour, elle fut scandalisée d'apprendre qu'avec la bénédiction d'Uhu, j'avais passé le plus clair de mon temps avec un homme de treize ans mon aîné, dont on ne savait rien ! La mesure fut à son comble

lorsque Freddy, complètement endoctriné, lui narra avec chaleur combien il s'était plu au camp, que les garçons étaient formidables, leurs chefs aussi, et que tous l'avaient reçu fraternellement !

Notre mère, la stupéfaction passée, eut des réactions d'une violence que je ne lui avais pas encore connue. Elle reprocha très durement à tante Uhu d'avoir laissé son fils aller chez les nazis. La pauvre femme, plus qu'ennuyée, n'y comprenait rien. Très pieuse, toujours fourrée à l'église, méprisant Hitler, elle n'avait pas fait le rapprochement ! D'autre part, mon frère ayant dix-sept ans, elle ne s'était pas senti le droit d'intervenir, de l'empêcher de faire ce dont il avait envie. La femme allemande, reléguée à sa cuisine, à l'éducation des enfants et à ses devoirs religieux, ne pouvait en aucun cas donner d'ordres à un homme, et Freddy en était presque un.

Maman le savait très bien, elle savait aussi qu'Uhu, bien que gentille, n'était pas très intelligente, ce qui aurait dû l'inciter à ne pas l'accabler. Malheureusement, lorsqu'elle était vraiment fâchée, sa fougue prenait le dessus et son interlocuteur passait un mauvais quart d'heure ! Lorsqu'elle se calmait, elle reconnaissait volontiers qu'elle avait eu tort de s'emporter.

Je crois que par moments, telle une locomotive, elle avait besoin de lâcher la vapeur ! Et puis surtout, ayant une intelligence très au-dessus de la moyenne et une grande rapidité de perception, elle oubliait complètement qu'il n'en était pas de même pour tout le monde.

Bien entendu, elle ne complimenta pas mon frère d'avoir fréquenté de jeunes nazis. Elle n'arrivait pas à comprendre, après tout ce que nous avons entendu, vu et lu sur le sujet, qu'il ait pu se laisser embobiner. Elle voulut lui confisquer le poignard des Jeunesses hitlériennes, puis se ravisa : « Tu peux le garder, il te servira peut-être un jour pour te défendre contre les

nazis ! » Sa colère tombée, elle se rendit compte du réel danger de la contamination nazie, même sur des esprits avertis, et ne jugea pas utile de nous faire retourner en Allemagne l'année suivante !

Bien que très occupée par ses études, elle surveillait de très près ce qui se passait en Allemagne. Elle ne comprenait pas la politique de non-intervention de la France et de la Grande-Bretagne. L'annexion de l'Autriche, suivie peu après des accords de Munich, l'a désespérée. Elle ne cessait de répéter que nos dirigeants n'avaient rien compris, qu'Hitler ne s'arrêterait pas en chemin, que la guerre était inévitable. Sauf papa et Henri, qui étaient du même avis, son entourage la traitait de défaitiste, l'accusait de pessimisme, parce que, d'après eux, jamais Hitler n'oserait s'attaquer à la France !

C'est ce dont tout le monde voulait se persuader, encouragé en cela par l'attitude du gouvernement. La triste vérité, c'est que tant que les annexions et les occupations se passaient hors de nos frontières, il n'y avait pas lieu de s'en préoccuper, comme si nous étions en quelque sorte invulnérables.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aujourd'hui ; c'était moins drôle. Yvonne est partie pour Nevers où elle doit installer 1 400 familles de cheminots de l'Est qu'on a évacuées. Quel boulot pour une jeune fille ! Moi je suis mobilisée à l'usine et ne peux quitter Paris, ni l'usine. Charmant. »

Seules les lettres de notre mère nous donnaient une indication que quelque chose de grave se préparait. À Villard-de-Lans, nous ne nous rendions pas compte que la guerre était imminente. En tout cas, elle ne faisait pas l'objet des conversations avec nos camarades. Nous n'avions que très peu de rapports avec les gens du pays, et ne lisions pas les journaux. La directrice de ma pension ne parlait de rien, uniquement occupée à s'amuser avec son moniteur de ski. Elle s'était mise à boire autant que lui, son comportement était parfois franchement indécent, et à la fin du dîner elle avait le plus grand mal à se tenir debout. Heureusement, je m'étais liée avec une pensionnaire âgée de dix-huit ans qui m'a prise sous sa protection. J'en avais bien besoin, parce que ce sale type de moniteur prenait un malin plaisir à me tripoter, à me dire des cochonneries, encouragé de voir que j'avais une trouille bleue ! Je n'en ai rien dit à maman, puisque nous en avions décidé ainsi mon frère et moi. Si elle avait pu venir à Villard, je le lui aurais raconté, sachant qu'elle aurait vertement remis cet individu à sa place, et j'aurais été ravie d'assister à la scène !

Chapitre XII

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne.

Cela ne m'a pas fait beaucoup d'effet. Je ne pouvais en imaginer les conséquences, surtout dans une petite station de vacances où l'atmosphère était plutôt détendue. Quant à Freddy, étant sur le point de repasser son oral de baccalauréat, il n'avait pas le temps de penser à la guerre.

Pour maman, il n'en allait pas de même. Elle savait, mieux que beaucoup, de quoi il s'agissait. Non seulement parce qu'elle avait vécu le conflit de 14–18, mais aussi parce qu'elle était très bien informée sur le national-socialisme et sur les risques encourus si Hitler obtenait la victoire. Ce qu'elle redoutait, tout en espérant le contraire.

Le premier problème auquel elle est confrontée, c'est de savoir ce qu'elle va faire de nous ; la rentrée scolaire est proche, alors devons-nous la rejoindre à Paris ?

La situation financière de notre père s'est dégradée, il envoie de moins en moins d'argent, maman a congédié la cuisinière. Elle ne voit pas très bien comment elle va pouvoir travailler et s'occuper de nous sans aucune aide. Nous serions livrés à nous-mêmes, et elle me trouve trop jeune pour cela. Il lui vient alors à l'idée de nous envoyer chez notre père à Londres, où elle pourrait nous retrouver plus tard. Mais il s'y oppose, sous prétexte que le gouvernement anglais a pris la décision de bloquer l'argent des étrangers appartenant à des pays non alliés. C'est le cas de la Hollande qui a déclaré sa neutralité. Papa étant de nationalité hollandaise, son compte en banque est gelé, il n'a droit qu'à une somme infime pour vivre. D'autre part, il habite

un studio, et notre venue l'obligerait à déménager. Bref, c'est non.

Je suis certaine qu'il aurait pu se débrouiller, mais il ne voulait pas prendre la responsabilité de s'occuper de nous. Il ne l'avait jamais fait auparavant, n'ayant pas la moindre idée de l'éducation des enfants, et ne s'y intéressant même pas. Ce rôle incombait à sa femme, c'était à elle de continuer à le jouer.

Je ne sais si elle fut déçue ou étonnée par sa réaction, mais loin de se laisser abattre, elle prit les choses en main. Il lui faudra non seulement de l'énergie, mais aussi de l'imagination, parce que pour tout arranger, notre père n'a plus le droit d'envoyer de l'argent en France ! Ce qui veut dire que nous devons vivre tous les trois sur son salaire à elle !

Après maintes hésitations, elle prend la décision de me laisser en pension à Villard et de faire revenir mon frère à Paris. Mais il n'est pas de cet avis. Connaissant nos difficultés, il va accepter le poste de surveillant qui lui est proposé par le directeur du collège. Maman lui écrit :

« ... Je pensais que tu préparerais le PCB à Paris tout en travaillant un peu au Muséum pour gagner quelques sous. Mais ta combine est meilleure. Il n'y a qu'un défaut, et très gros : que je serai privée de vous deux, et que je suis terriblement seule. Quand je rentre à la maison le soir j'ai envie de hurler tellement c'est triste, surtout quand je n'ai personne. Et dire que ça durera peut-être un an, peut-être plus. Enfin, si tu penses ne rien me coûter, travailler tranquillement, te faire du bien, surveiller ta sœur, et faire que tes études soient gratuites, je m'estimerai bien heureuse – matériellement... Surveille un peu ta sœur. Elle a dépensé cent francs que Betty lui a donnés, plus cent cinquante que Mme C. lui a donnés, en un mois. Je trouve ça effrayant et stupide. Elle n'a pas le droit de faire de telles dépenses, et moi je n'ai pas les moyens de les lui payer. À part ça, elle a l'air de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'appartement, de faire les courses pour notre dîner du soir, puisque nous n'avions aucune aide ménagère. Comme j'étais seule toute la journée, maman avait organisé que je déjeune dans une crémérie (nom donné aux petits restaurants dont la cuisine était familiale), en demandant à la patronne de me surveiller discrètement. J'étais jolie fille, naïve comme nous l'étions alors, et elle avait bien vu les regards que les hommes posaient sur moi ! D'autre part, l'année précédente, je m'étais amourachée d'un garçon rencontré en classe de neige (organisée pour la première fois par le lycée). Comme il habitait le quartier, en revenant de nos bahuts respectifs, nous nous promenions quelques minutes ensemble, et maman nous avait vus ! De plus, il m'avait téléphoné deux fois, bref, elle m'a demandé des explications et m'a dit ensuite que j'étais trop jeune pour sortir avec un garçon qui n'était pas mon frère, et que du reste elle lui trouvait mauvais genre ! Pourtant, moi, je le trouvais très beau : il ressemblait à Errol Flynn, mon acteur préféré, dont je voyais les films en cachette le mercredi après-midi, au lieu d'aller en classe de sport !

Ce fut donc la fin de ce premier flirt, bien innocent, ayant consisté en un baiser sur le front et quelques minutes de promenade !

Pour éviter que cela ne se reproduise, maman demanda l'autorisation de me faire déjeuner à la cantine de l'usine, ce qui lui fut accordé. J'étais très contente d'y aller, j'ai pu tout visiter, voir les ouvriers patauger dans les acides, observer ma mère à son travail, qui consistait en grande partie à ce que les mesures de protection soient observées. Les ouvriers, pour la plupart maghrébins, venaient souvent chez « Madame la fermière », comme ils l'appelaient, le mot infirmière ne leur venant pas, ce que je trouvais très drôle ! Le prétexte était un bobo quelconque ; maman leur faisait un pansement, pas vraiment

nécessaire, et pendant ce temps-là ils lui parlaient de leurs problèmes, à l'usine et en famille. Elle les écoutait, les comprenait alors que la moitié de ce qu'ils racontaient m'échappait, et les conseillait.

J'ai pu me rendre compte à quel point il est important que, dans une entreprise, quelqu'un soit à l'écoute du personnel. Je sais qu'aujourd'hui beaucoup est fait dans ce sens, mais c'est surtout administratif, alors que c'est un vrai contact humain qui est le plus nécessaire.

La cantine m'intéressait beaucoup aussi, parce qu'il n'y était pas appliqué de hiérarchie. Chacun s'asseyait là où il y avait une place libre, patrons et ouvriers déjeunant côte à côte, sans problèmes. Monsieur Rey essayait d'appliquer certains principes du scoutisme dans son usine, recherchant sincèrement la bonne entente avec les employés. Il ne considérait pas ses ouvriers comme des bêtes de somme, mais avait pour eux le respect dû aux gens qui faisaient tourner son entreprise. Ainsi personne ne se mettait en grève.

Aujourd'hui, tout cela peut sembler désuet, mais en ce temps-là, il fallait du courage à un patron pour agir de la sorte. Le patronat n'appréciait guère ce genre de comportement venant d'un des siens.

Monsieur Rey avait créé une bibliothèque, une équipe de football et la cantine bien avant la venue de Berty, qui avait trouvé cela remarquable, n'ayant rien vu de semblable ni aux Galeries Lafayette, ni à la Manufacture d'armes. Elle en avait parlé avec beaucoup d'enthousiasme à ses amis communistes, qui lui avaient ri au nez, lui disant que les méthodes paternalistes de son patron n'étaient qu'une ruse pour mieux exploiter les ouvriers. Elle fut très déçue par leurs réactions, et dès lors garda ses opinions pour elle-même. Elle s'est rendu compte qu'elle n'était plus sur leur longueur d'ondes, ce qu'elle

avait déjà ressenti lors de la signature du pacte germano-soviétique.

La drôle de guerre continuait, il ne se passait rien. Henri écrivit à Berty que le face-à-face contemplatif au-dessus du Rhin durait toujours, mais qu'il y avait néanmoins des mouvements de troupe inhabituels du côté des Allemands.

Début mai, il vint en permission. Maman ne le verrait pas beaucoup puisqu'elle travaillait, mais c'était mieux que de ne pas le voir du tout ! Le matin du 10 mai, il repartit au front. Maman l'accompagna à la gare, sans se douter qu'elle n'aurait de ses nouvelles que dix mois plus tard. Revenue à la maison, elle alluma la T.S.F. afin d'écouter les nouvelles : l'armée allemande était passée à l'attaque, la drôle de guerre était finie.

Le 10 mai 1940 nous sortit brutalement de cette fausse paix dans laquelle nous nous étions peu à peu endormis. La drôle de guerre se transforma en *Blitzkrieg*, la guerre éclair. En quelques jours, l'armée allemande envahit la Belgique et progressa vers Paris, après de violents affrontements dans les Vosges. Les bulletins d'information de la radio ne donnaient que des renseignements vagues, style « l'armée française s'est repliée sur des positions préparées à l'avance », ce qui ne voulait rien dire et laissait la porte ouverte à toutes sortes de renseignements contradictoires : pour les uns, les Allemands étaient aux portes de la ville, pour les autres, nous les avions repoussés. C'était tout et n'importe quoi, mais nous nous doutions que les Allemands avaient le dessus, parce qu'il arrivait des masses de réfugiés de Belgique et d'Alsace, dont malheureusement les renseignements étaient aussi confus que ceux de la T.S.F. Malgré son travail, maman avait installé des lits de fortune dans l'appartement, afin de dépanner pour une nuit ou deux quelques-uns de ces malheureux qui ne trouvaient plus une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'une demi-heure, j'avais les mains en sang. Le chef, un réfugié qui venait de Bruxelles, où il tenait un des meilleurs restaurants de la ville, avait arrêté son exode pour aider Étincelle. Il s'approcha de moi, m'observa quelques secondes, puis me dit : « Eh bien, mon petit, si tu continues comme ça, il n'y aura rien à manger à midi. Tu ne sais vraiment rien faire, t'es une vraie gosse de riche ! »

Il a quand même daigné me montrer comment procéder, puis s'est éloigné en marmonnant. J'étais très vexée, non pas parce qu'il avait dit que je ne savais rien faire, ce qui était vrai dans le domaine culinaire, mais parce qu'il m'avait traitée de « gosse de riche ». Ce n'était pas de ma faute, après tout ! Mais ce qui m'agaçait bien plus, c'est que ça se voyait, et je ne comprenais pas comment. C'était la première fois qu'on me collait cette étiquette, et ce ne fut pas la dernière. Il m'est arrivé d'être dans de réelles difficultés financières, de n'avoir plus un sou en poche, et d'entendre maintes fois : « Tu n'es pas crédible parce que tu as une tête de femme riche ! » C'est peut-être le directeur vietnamien d'une école de secrétariat où j'avais mis ma fille qui a eu le mot de la fin. Je l'avais rencontré deux fois, et un jour, en cours de comptabilité, je ne sais pour quelle raison il a parlé de moi aux élèves : « La mère de mademoiselle Hills, qu'elle a pas de bijoux, qu'elle a pas de fourrures, mais qu'elle a la classe ! » Texto !

L'expérience nivernaise avait duré deux semaines, au bout desquelles j'étais devenue experte en épluchage ! Je ne faisais pas que cela, je servais aussi les repas, et j'étais très étonnée de me faire engueuler par des gens qui trouvaient le service trop long, ou la nourriture pas bonne. Je me disais qu'ils avaient un fier culot de se plaindre, vu les circonstances, d'autant plus que tout leur était offert. Il y en avait quand même de gentils qui nous disaient merci, comprenant que nous n'étions que des

bénévoles sans expérience (scouts pour la plupart) essayant de faire de notre mieux.

Bien entendu, beaucoup de ces réfugiés étaient traumatisés, ayant été mitraillés le long des routes par l'aviation allemande et italienne. Certains étaient blessés, et à l'antenne de la Croix-Rouge, soit on les soignait sur place, soit on les dirigeait vers l'hôpital.

Il nous avait aussi été demandé de nous occuper d'eux l'après-midi, et ça, c'était la partie la plus difficile de notre travail. Nous devions les écouter, mais que dire à des personnes en état de choc, en pleurs, comment les calmer, les consoler ? De plus ils parlaient entre eux, se montaient la tête, décrivant toutes les horreurs que nous allions subir sous la botte allemande, il n'y avait pas moyen de les arrêter. Nous étions tous très jeunes, et absolument pas préparés à cette situation. Complètement dépassée, je me suis contentée de prêter l'oreille aux adultes, et de gaver les enfants de bonbons.

Encore plus pénibles étaient les bombardements nocturnes. Nous devions faire descendre les réfugiés des dortoirs dans les caves, dont le sol était recouvert d'une épaisse poussière grise que nous soulevions à chaque pas. S'ensuivaient quintes de toux, raclements de gorge, auxquels s'ajoutaient les pleurs des enfants dérangés dans leur sommeil.

Plus navrant encore était le sort des gens âgés, hébétés, ayant de la peine à marcher... Nous devions les pousser pour les faire avancer. J'ai toujours le souvenir d'un vieil homme, recouvert d'une liquette trop courte pour lui cacher le sexe, qui me racontait les tranchées de 14-18 en pleurant ; et il me demandait pourquoi il y avait une autre guerre, puisque celle qu'il avait faite était *la der des ders*... Comment pouvais-je lui répondre ? J'étais bien trop jeune pour cela, et comme lui je n'y comprenais rien.

J'étais loin de ma vie bien réglée de la rue de l'Université, du patinage artistique de Villard-de-Lans ! La transposition, quoique brutale, n'était pas sans intérêt.

J'avais des nouvelles de maman par téléphone. Elle avait logé tout le personnel, ouvert une cantine et une garderie d'enfants. Je lui racontais tout ce que je faisais. « C'est très bien, ma fille, me disait-elle, continue, et surtout ne te plains pas, tu participes à l'effort général. Tu sais, je n'arrête pas, moi non plus. »

J'attendais qu'elle vienne me chercher, ce qui ne devait pas tarder, les Allemands ayant dépassé Paris. Nous ne voulions pas être séparées lorsqu'ils nous tomberaient dessus.

Mon frère était toujours à Villard-de-Lans, et maman lui écrivit juste avant son départ pour Vierzon :

J'ai reçu ton télégramme. Mais je pars bien avant huit heures, je rentre après sept heures. Mon usine est loin de tout, et je n'ai le temps ni le cran d'aller à la police et de faire tout ce bazar pour un télégramme. Tu dois savoir que nous n'avons plus un seul autobus, mon usine est loin de tout, et c'est *très* fatigant. Mais personne ne rouspète, car les autobus sont comme l'étendard de Jeanne d'Arc « à la peine » et sous les obus. J'étais bien entendu à l'usine pendant le combat de l'autre jour, et au poste. J'ai un superbe casque de type anglais pour mes sorties hors de l'abri. Nous avons été épargnés, mais par contre, la belle villa de banlieue où le personnel des bureaux a été évacué a failli y passer : les bombes sont tombées tout près et ont dévasté le patelin voisin où je suis passée quelques heures après... Les Boches ont assez bien travaillé, mais peut-être pas en rapport de l'effort fourni. Les ouvriers ont été admirables et ont continué à travailler dans les usines dont une partie flambait. La population est d'un calme parfait et a appris une bonne leçon : descendre à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

femmes autour de nous qui avaient aussi entendu le message s'en réjouissaient bruyamment. Pour elles, c'était la fin des hostilités, leurs maris démobilisés, le retour à la vie normale. L'armistice à leurs yeux était un motif de réjouissance, pour maman c'était une capitulation honteuse, pour moi c'était les larmes de ma mère.

Une fois dans notre chambre, sur le point de nous endormir, elle me dit : « Tu sais, ma fille, en y réfléchissant bien, je pense que le Maréchal veut gagner du temps. Cette demande d'armistice est une manœuvre, il va regrouper l'armée qui repartira à l'attaque. Pétain ne peut pas nous livrer à l'Allemagne, il a gagné l'autre guerre, à Verdun. » Et elle s'endormit, rassurée.

Le 25 juin, à Compiègne, était signé l'armistice, divisant la France en deux zones, l'une occupée, l'autre libre. La ville de Vierzon, traversée par le Cher devenu ligne de démarcation, était de ce fait coupée en deux. Pour aller d'une zone à l'autre il fallait un *Ausweis*, délivré par la Kommandantur. Cette partition de la ville ne facilitait pas la vie de ses habitants, les grands-parents d'un côté, le reste de la famille de l'autre, enfants résidant en zone libre et scolarisés en zone occupée, pour ne citer que ces deux exemples. L'usine Fulmen et notre logement se trouvaient en zone occupée, mais comme une partie des ouvriers habitaient en zone libre, maman en profita pour demander un *Ausweis*, sous prétexte que son travail l'obligeait à visiter les familles. Pour aller à la Kommandantur, afin de faire bonne impression, elle s'était habillée avec soin et avait mis son chapeau à voilette. De plus, s'exprimant en allemand, elle n'eut pas de mal à convaincre l'officier en charge, et le tour fut joué !

J'avais accompagné maman, et en sortant de la Kommandantur, nous avons fait un tour en ville. Les bombardements avaient provoqué pas mal de dégâts et il ne

restait qu'un seul pont praticable, dont l'accès était interdit, sauf aux personnes munies d'un *Ausweis*. Les sentinelles, au nombre d'une dizaine, repoussaient les autres avec la crosse de leur fusil, en gueulant : « *Verboten, verboten* ». Nous contemplions ce spectacle sans mot dire, lorsque maman remarqua une vieille femme qui pleurait :

– Que vous arrive-t-il, madame ?

– J'habite de l'autre côté du pont, en zone libre, et ma petite-fille de dix ans est toute seule depuis hier, parce que les gardes ne veulent pas me laisser passer.

– Je vais essayer d'arranger ça. Ils ne comprennent pas le français, mais je vais leur parler en allemand.

Sourire aux lèvres, maman s'avança vers les sentinelles pour leur expliquer la situation. À peine avait-elle prononcé trois phrases qu'elle fut brutalement interrompue :

« *Was ist das, diese Scheisserei ? Raus, raus, Frankreich kaput.* » Elle ne se tint pas pour battue, et réitéra. Cette fois, elle fut violemment repoussée par une des sentinelles qui lui dit d'une voix rageuse qu'il allait chercher un officier pour la faire déguerpir, qu'il se foutait éperdument de la vieille, et que si elle n'était pas contente, elle n'avait qu'à s'en prendre à Daladier et Reynaud, seuls responsables de la situation. Et il conclut, au cas où nous ne l'aurions pas compris, que la France était *kaput, kaput, kaput* !

Maman était devenue cramoisie de rage, et si son regard avait eu le pouvoir de tuer, cette brute serait tombée raide morte ! Se tournant vers moi, elle me dit : « Partons, il n'y a rien à faire. »

À bonne distance du pont, elle s'arrêta pour reprendre son calme :

« Ah, les salauds ! Voilà où nous en sommes, quelle honte ! Mais ça ne va pas durer, on les aura, ma fille, on les aura, tôt ou

tard, mais on les aura. »

La vieille femme, toujours avec nous, s'excusa d'avoir été à l'origine de cet esclandre. « Mais c'est vrai, vous êtes là, vous, lui dit maman, eh bien, venez, je vais régler votre affaire à la Kommandantur. »

Cette fois, l'air décidé, le ton sec et autoritaire, elle s'adressa à un jeune officier, qui, à notre étonnement, l'écouta poliment et séance tenante signa un *Ausweis* pour la grand-mère !

En rentrant à la maison, nous avons remarqué une nouvelle affiche qui nous a bien fait rire : un très beau soldat allemand portait dans ses bras une jolie petite fille blonde et bouclée, en la regardant d'un air rempli d'affection. En dessous de cette image angélique, on pouvait lire : « Faites confiance au soldat allemand. » En effet, nous en avons fait l'expérience !

Il y avait environ quinze jours que nous étions installées dans la maison des femmes, lorsqu'un soir, après dîner, nous entendîmes frapper de grands coups à la porte d'entrée. Maman demanda si quelqu'un attendait une visite, il y eut un « non » collectif. Les coups redoublant, accompagnés de vociférations aux intonations germaniques, elle nous dit :

« Ce sont des Boches et ils sont ivres. » Que faire ? La porte n'étant pas solide, elle ne résisterait pas longtemps à leur assaut. Après un moment d'hésitation, maman décida qu'il valait mieux leur ouvrir :

« Restez tranquillement où vous êtes, pas d'affolement inutile. Je vais essayer de les raisonner. »

Arrivée dans l'entrée, la porte ayant cédé, elle se trouva face à deux soldats allemands, bottés, casqués, armés, visiblement éméchés, mais sachant ce qu'ils voulaient. Bousculant maman, ils arrivèrent au salon en criant « Ach, les cholies matmoizelles », puis nous firent aligner dos au mur dans le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

goûter le dimanche, et l'atmosphère était tellement détendue qu'ils me disaient : « Tu en as de la chance, d'avoir une mère comme ça. »

En effet, j'avais la chance d'avoir une mère hors du commun. Devant la dureté de mes paroles, elle aurait pu avoir une réaction du même ordre, me mettre plus bas que terre, me faire des reproches quotidiens, me rendre la vie impossible. C'eût été la réaction quasi normale d'une personne blessée dans son amour-propre. Or, au lieu de se laisser aller à des sentiments mesquins et à des idées reçues, elle eut le courage et l'honnêteté de regarder la situation en face, d'analyser ce qui dans son comportement me faisait croire qu'elle ne m'aimait pas. Je l'ai beaucoup admirée pour cela, consciente de l'effort qu'elle avait fait sur elle-même, et plus que de la grandeur d'âme, j'y voyais une preuve d'amour.

À Vierzon, nous avons été heureuses. Rien ne nous séparait, ni parents, ni amis, ni gouvernante, ni domestiques. Nous étions réunies dans l'affection et le respect mutuel. Jusque-là, c'était moi qui avais essayé de la suivre, de pénétrer dans son univers ; maintenant c'était elle qui s'intéressait au mien, m'aidant à exprimer ma personnalité.

Nous passions nos soirées en tête-à-tête, causant beaucoup. Notre dîner était composé d'une soupe de légumes – parfois agrémentée d'un morceau de lard, luxe suprême – suivie d'un fruit. Dans nos deux pièces, il n'y avait pas de coin-cuisine, alors nous faisions cuire le potage sur le poêle en fonte servant de chauffage. Il marchait au charbon et au bois, deux denrées rares. Pour pallier le manque, maman m'a appris à confectionner des boulets en papier journal, dont voici la recette, au cas où nous en aurions besoin ! Chaque feuille du journal doit être roulée pour former une boule, que l'on fait tremper dans l'eau jusqu'à ce qu'elle soit complètement imbibée. Ensuite, on

l'essore, et on la met à sécher. Lorsqu'elle est déshydratée, elle est prête à la consommation. Cette boule de papier devient aussi dure qu'un morceau de charbon, sa combustion et la chaleur dégagée identiques !

Pendant que nous mangions la « bonne soupe », comme disait ma mère, elle me racontait sa vie, la vie, avec une richesse de vocabulaire, une finesse d'analyse, une originalité de la pensée servie par une grande culture que j'ai rarement retrouvées depuis.

Chapitre XV

Comme la plupart des enfants de l'époque, je ne savais pas grand-chose du passé de mes parents, et de mon père, pratiquement rien.

Au cours des ans, maman m'avait raconté des bribes de sa vie à Marseille : ayant terminé ses études au lycée, le directeur de l'opéra, un ami de la famille, lui trouvant une voix de soprano exceptionnelle, lui avait proposé de la prendre comme élève, lui garantissant une belle carrière. Mais sa mère, scandalisée, s'y était opposée : « Ma fille sur les planches, jamais ! » Berty s'était alors tournée vers le métier d'infirmière, « convenable », pour lequel il fallait un esprit de dévouement bien dans la manière huguenote ! Ses parents ne s'y opposèrent pas, car n'étant pas fortunés, ils ne pouvaient doter leur fille.

Elle obtint son diplôme d'État en 1913, mais n'exerça pas tout de suite. Voulant perfectionner son anglais, en janvier 1914, elle partit pour Londres comme surveillante dans un pensionnat de jeunes filles. Son père, s'inquiétant de la savoir seule dans cette grande ville, se souvint qu'un jeune homme, Frédéric Albrecht, venu en stage chez lui dix ans auparavant, y habitait. Il savait qu'il pouvait lui faire confiance, et lui écrivit pour lui demander de s'occuper un peu de sa fille.

Frédéric accepta et alla accueillir à la gare Victoria celle dont il avait gardé le souvenir d'une fillette de neuf ans, très espiègle. Il retrouva une jeune fille de vingt et un ans, ravissante... Ce fut le coup de foudre !

Qui était ce jeune homme de vingt-sept ans à qui il était demandé de prendre soin de Berty, et qui deviendrait son mari ?

Si Berty était un personnage hors du commun, Frédéric dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cours de puériculture.

Le 12 février 1920, Frédéric junior vint au monde. L'accouchement fut très long, plus de trente-six heures ; Berty fit une forte hémorragie dont elle fut sauvée de justesse, mais qui la laissa très affaiblie. Elle mit plus d'un an à retrouver ses forces, et dut engager une nourrice, ce qui la désola. Elle était trop fatiguée pour s'occuper de son petit Freddy comme elle le voulait, ses parents n'étaient pas venus la voir, sa mère n'ayant toujours pas accepté ce mariage, ses amies lui manquaient, bref, elle n'avait plus le moral.

Frédéric s'inquiéta de la voir dans cet état, essaya de la distraire, mais il était très pris par son travail. Il avait trouvé une nouvelle situation dans une banque, bien rémunérée, ce qui leur permit de s'installer dans une maison avec un jardin et de prendre une femme de ménage. Ce n'étaient pas les difficultés matérielles qui dérangeaient Berty, elle reconnaissait que son mari faisait tout ce qu'il pouvait pour lui rendre l'existence agréable, mais elle la trouvait, malgré tout, monotone. Frédéric l'emmena au concert le plus souvent possible, ce qui eut sur elle un effet salutaire. La musique était pour elle une nécessité vitale, comme en témoigne une lettre écrite à son amie Élo :

... J'ai entendu depuis que je suis ici beaucoup de bonne musique sous la direction de Mengelberg, et des solistes de premier ordre. Cortot le bien-aimé vient de donner deux magnifiques concerts à Schwenningen – il est absolument merveilleux, de profil il a quelque chose de Chopin. Je t'écris expressément pour te dire d'aller entendre Kreisler, *quoi que ça coûte*, Frédéric te l'offre. C'est admirablement beau, et tu y prendras une noble leçon. Je n'avais jamais pensé qu'une créature humaine puisse atteindre à tant de sublime.

Lorsque Berty alla mieux, son mari l'emmena faire un voyage en Suisse. Elle retrouva ses chères montagnes, fit de bons repas, la joie de vivre lui revint. Ils allèrent jusqu'à Munich pour écouter *Parsifal*.

De retour à Rotterdam, elle reprit sans trop d'enthousiasme sa vie de femme d'intérieur, parce qu'elle sentait confusément qu'elle avait autre chose à faire, quelque chose de plus noble, qui dépasserait sa personne. C'est ainsi qu'elle décida de prendre en main la carrière musicale de son amie Élo. Elle la fit venir à Rotterdam, avec l'intention de la présenter au chef d'orchestre Mengelberg, par l'entremise de Frédéric. Celui-ci écouta jouer Élo et déclara qu'elle n'avait pas l'étoffe d'une concertiste. Berty essaya de le persuader du contraire, elle y mit toute sa ténacité, mais l'avenir donna raison à son mari. Elle fut très déçue, plus que son amie, qui devint professeur de piano à la Schola Cantorum de Paris.

Quelques années après la mort de maman, j'ai retrouvé Élo, qui m'a raconté son séjour à Rotterdam. Berty lui avait parlé de la déception qu'elle éprouvait dans sa vie conjugale, de ce train-train quotidien qu'elle supportait de moins en moins. Son amie avait essayé de la raisonner, de lui démontrer qu'elle menait une vie normale de femme mariée, à quoi elle répondit :

– Tu ne peux pas comprendre, tu es célibataire, libre... Moi, parfois, quand je me réveille et que je vois cette grosse tête d'homme à côté de moi, je me demande...

– Mais pourquoi l'as-tu épousé alors ?

– Parce que je lui avais donné ma parole...

Élo retourna à Marseille, et Berty mena une vie qu'elle trouva de plus en plus ennuyeuse. Elle fut dans une phase critique, s'interrogea, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était à nouveau enceinte, ce qui coupa court aux remises en question. Elle fut tout à la joie d'avoir un deuxième enfant, alors que son

médecin lui avait dit après l'accouchement de Freddy qu'une autre grossesse semblait très compromise.

Cette fois, l'accouchement se passa bien, presque trop vite : en moins de deux heures, je suis arrivée au monde, le 21 juin 1924.

Six mois après, Frédéric et Berty quittaient définitivement la Hollande pour s'installer en Angleterre.

Berty était très contente, car elle ne s'était pas vraiment adaptée à la façon de vivre néerlandaise. Elle avait souvent eu le « mal du pays », privée de ses amis et de son père. Ses parents ne lui rendirent visite qu'une fois, deux ans après la naissance de leur petit-fils, et le comportement de sa mère avait gâché leur séjour. C'est donc sans regret qu'elle quitta les Pays-Bas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'attends que ça ! » fut sa réponse.

Maman n'était restée que quelques jours à Vichy, mais je m'ennuyais d'elle, et n'avais aucune envie, comme elle le craignait, de profiter de ma liberté pour faire des bêtises ! Comme d'habitude, j'allais au lycée, je déjeunais à la cantine, et – seul changement – je dînais chez notre propriétaire, madame Lenoir. Malgré sa gentillesse, nous n'avions pas grand-chose à nous dire, et dès le repas terminé, j'allais vite me coucher !

De retour à Vierzon, maman me raconta en détail ce qu'Henri avait mis en route, tout le travail que cela représentait pour rendre efficace la lutte contre les nazis :

Voilà, ma chérie, tu comprends bien que mon plus cher désir est de travailler avec Henri. Mais tu es là, je dois m'occuper de toi, et en aucun cas je ne veux me séparer de toi. Entrer dans la lutte clandestine n'est pas une plaisanterie, je vais donc te faire courir de grands risques. C'est à toi de décider : ou bien nous restons à Vierzon, je continue à travailler tranquillement chez Fulmen et nous serons en sécurité – enfin autant que possible en ces temps incertains –, ou bien nous partons en zone libre et je travaille dans la clandestinité avec tous les dangers que cela comporte. Quelle que soit ta décision, je m'y soumettrai, car je ne veux pas t'entraîner dans l'aventure contre ton gré.

Je n'ai pas répondu tout de suite, parce que j'avais besoin d'un temps de réflexion. Je savais maman sincère, c'était dans la ligne de nos nouvelles relations, elle ne voulait rien m'imposer. Mais le revers de la médaille, c'est que, pour la première fois, je devais prendre mes responsabilités, et que cela m'était difficile.

Quitter Vierzon signifiait le départ du lycée où je m'étais enfin mise à travailler, et la perte de bons camarades, ce qui, tout bien pesé, n'était pas grave. Ce qui l'était, et je le savais comme

si c'était écrit, c'est que ce serait la fin de notre vie à deux, de cette intimité nouvelle dans laquelle je trouvais tant de chaleur. J'avais envie de lui dire « restons à Vierzon », mais j'étais consciente de la peine que ça lui ferait. Déterminée comme elle était à résister aux nazis, si à cause de moi elle se voyait empêchée d'entreprendre avec Henri un travail efficace, elle finirait, malgré elle, par m'en vouloir, et nos relations se dégraderaient. Il n'y avait donc pas à hésiter, j'ai opté pour la zone libre, le cœur serré malgré tout. Après m'avoir demandé à plusieurs reprises si j'étais bien certaine de ma décision, comme chaque fois j'ai répondu par l'affirmative, j'ai vu sur son visage du soulagement et de la joie.

Il y avait beaucoup de choses à organiser avant notre départ en zone libre. À l'usine il fallait trouver une surintendante pour remplacer maman qui devait prendre le temps de la mettre au courant avant de partir. D'autre part, elle avait de gros ennuis avec le propriétaire de notre appartement de la rue de l'Université. Ayant refusé la résiliation du bail, il la poursuivait en justice pour les loyers impayés. De plus, les impôts et l'entretien de notre villa de Beauvallon coûtant une fortune, maman avait songé à la vendre, afin d'acheter une ferme que Freddy pourrait exploiter. Mais vu les circonstances, il ne se présenta pas d'acheteurs.

Le terrain rocailleux de la Farigoulette était peu propice à l'agriculture, et il aurait fallu des tonnes de fumier et d'engrais pour faire pousser quelques légumes au potager. Mon frère ne se découragea pas pour autant, retourna la terre dans tous les sens et obtint de beaux légumes, qu'il vendit aux restaurateurs de la région. Maman suivait ses efforts, lui prodiguant par lettres commentaires et conseils :

... Tout cela est une magnifique école de la vie pour toi, et en ces quelques mois tu as pris une valeur individuelle et sociale que tu n'avais pas du temps que Marie [la cuisinière] apportait *le petit théthé de monsieur Frediti*. Je suis enchantée que malgré la jeunesse trop molle que tu as eue, tu aies été capable de réagir... Interdis à tes Belges de planter des clous dans les murs, et dans les meubles. Pas de déprédations !... Il faut à tout prix faire des vers à soie. C'est très délicat, mais d'un énorme rapport... Je te supplie de fermer l'armoire à linge à clef, de cacher la clef, et de ne laisser dehors que le linge pour deux semaines. Il faut penser au pire, te dire que peut-être je n'aurai plus jamais autre chose que mon salaire pour vivre, et alors, comment acheter du linge de maison ? Les draps coûtent trois cents francs pièce aujourd'hui. Si tu as assez d'herbe dans la région, tiens-toi des lapins... D'un côté je suis enchantée des malheurs qui nous accablent et qui apprendront de bonne heure la vraie vie à mes enfants et en feront des individus moralement riches, et pratiquement complets... Ne déplume pas entièrement le bois s.t.p. et surtout respecte les chênes-lièges. Je n'aime pas les propriétés nues... Tu dis que mes lettres sont désordonnées, une lettre n'est pas un devoir de rhétorique.

Il est vrai que maman sautait facilement du coq à l'âne dans ses missives, mais contrairement à mon frère, cela m'amusait !

Les dettes s'accumulant, elle prit la décision de vendre les meubles en garde à Paris. Elle écrivit à Freddy :

Je partirai pour Paris le vendredi 13, dans le but pénible de vendre mes meubles. Je suis saturée de tristesse, les meubles ne donneront pas une somme énorme, et je continuerai à me débattre péniblement après ce sacrifice... Je t'enverrai un petit cadeau pour Noël... Mon cher Freddy, tu sais que je n'aime pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fromage n'allant pas tomber du ciel ! Maman fut très soulagée, car elle m'avait crue tuberculeuse !

C'est dans ce triste état que je fis ma communion. J'avais averti ma grand-mère qui daigna faire acte de présence, et mon frère qui arriva de Beauvallon à bicyclette pour faire des économies. Il y avait plus de cent kilomètres, ce qui représentait un bel effort de sa part.

À l'époque, le vélo était une nécessité absolue, les transports en commun étant peu nombreux. Lorsque nous étions à Vierzon, maman avait acheté deux bicyclettes, dont une avec changements de vitesse qu'elle a gardée pour elle-même parce que d'un usage moins fatigant. Simple détail, elle n'était jamais montée sur une bécane ! Néanmoins, comme elle voulait l'utiliser, elle demanda à deux jeunes ouvriers de Fulmen de lui donner des leçons. Celles-ci se passaient sur un petit chemin peu fréquenté derrière l'usine. J'y allais aussi parce que maman me l'avait demandé. Maintenu en équilibre par l'un ou l'autre, elle s'asseyait bien droite sur la selle, très digne, s'agrippait au guidon qui partait dans tous les sens dès qu'elle pédalait. Alors, toute dignité disparue, elle se mettait à crier : « Ne me lâchez pas, je vais tomber ! » Quand même, au bout de trois séances, comme elle avait l'air de s'habituer, ses aides, tout en courant derrière, la laissaient rouler seule. Elle ne se débrouillait pas trop mal, jusqu'au moment où s'apercevant qu'elle n'était plus tenue, elle partait droit dans le fossé ! Elle persévéra ; hélas, sans succès. Dès qu'elle voyait un piéton, elle lui fonçait dessus en hurlant : « Attention, je vais vous écraser ! » Si par hasard se profilait à l'horizon un soldat allemand, elle descendait de sa machine, disant : « Ah non ! Pas devant les Boches. » Malgré sa bonne volonté, et la réelle nécessité de circuler à bicyclette, elle renonça. Excellente alpiniste, capable de traverser des glaciers et de grimper par des cheminées sans la moindre difficulté, elle

perdait l'équilibre en montant à vélo. Comme pour le bridge et la finance, elle n'était pas douée. Du moins, pendant ces leçons de cyclisme, nous nous sommes beaucoup amusées, maman était toujours la première à attraper le fou rire.

Mais revenons à Marseille et à ma communion : elle me laissa indifférente. Le rituel protestant étant très sobre, il y manquait l'atmosphère de fête religieuse aidant à faire ressortir l'importance de ce que nous accomplissions. De plus, pour raison de guerre, nous portions nos vêtements habituels, donc rien ne marquait cette journée de façon exceptionnelle. Ma grand-mère, montée dans les tribunes pour ne pas s'approcher de nous, fila à l'anglaise avant la fin du culte. Maman fut très déçue, ayant espéré que lors de ma communion, une réconciliation se produirait entre elles. À la sortie du temple, je dis : « Bonne-maman nous attend peut-être plus loin ? » Non, elle était bel et bien partie. Alors notre mère, immobile, le visage pâle, eut cette phrase terrible : « Votre grand-mère, cette femme, elle a des pierres à la place de ses ovaires. »

Encore aujourd'hui, quand j'y pense, j'en ai froid dans le dos... Fallait-il que « cette femme » l'ait fait souffrir pour en arriver à dire une chose pareille !

Enfin, heureusement, ma communion a été l'occasion de nous retrouver, maman, Freddy et moi, pour la première fois depuis dix-huit mois.

Pendant deux jours, nous avons pu rattraper le temps perdu, heureux d'être ensemble, tout simplement. Ce fut un bon bol d'air familial ! Puis maman repartit pour Lyon, et Freddy et moi pour Beauvallon. Vu mon état de santé, elle avait pensé préférable que j'aie me reposer à la Farigoulette, sous la surveillance, qu'elle espérait attentive, de mon frère. Elle promit de venir nous voir au mois d'août, ajoutant : « Ne transformez pas la maison en caravansérail ! » Nous avions parfois

l'impression qu'elle nous prenait pour des vandales !

Le potager de mon frère était en plein rendement ; j'ai appris à cueillir correctement les légumes, à les nettoyer, et à les emballer. Ayant plus d'une centaine de ruches, Freddy passait de nombreuses heures à soigner ses abeilles, c'était donc à moi de livrer nos clients. Je partais pour Sainte-Maxime à bicyclette, à laquelle était attachée une remorque, et pieds nus pour économiser mon unique paire de sandales ! Nous arrivions à nous débrouiller sans demander d'argent à maman. À l'occasion d'un mariage, nous avons même vendu les hortensias qui décoraient l'entrée de la villa !

Nous étions donc très occupés, ce qui ne nous empêchait pas d'aller à la plage, d'y retrouver des amis, de faire des pique-niques, et de nous rendre à des surprises-parties ! Nous étions répartis en bandes, selon les âges ; j'avais la mienne plus celle de mon frère, ce qui me donnait beaucoup d'occasions de danser ! Nous nous amusions tous avec énormément d'énergie, parce que c'était la guerre, et que nous ne savions pas de quoi le lendemain serait fait.

J'étais à nouveau en bonne santé, sans doute grâce aux kilomètres à vélo, à la cueillette des légumes, à la natation et à la danse !

Un jour, à la plage, Freddy invita une vingtaine d'amis pour une soirée dansante. Nous avons vu arriver non pas vingt mais cent personnes, dont nous ne connaissions pas le quart ! Il en était venu de Saint-Tropez, de Saint-Raphaël, et même de Cannes, à vélo ou à moto. La soirée fut très réussie, d'autant qu'il y avait à manger et à boire en abondance, un record en ces temps de disette. Il y eut une razzia dans l'armoire à linge (pauvre maman !), car nous nous étions déguisés en Romains avec les draps de lit. Deux frères, dont l'un jouait du piano et l'autre du violon dans une boîte de nuit à Sainte-Maxime,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de ses absences. Très soulagée, Berty lui raconta la création du mouvement avec Henri, les raisons qui l'avaient motivée, le travail clandestin. Devant les réactions enthousiastes d'Alice, maman lui demanda de se joindre aux résistants.

Après un petit moment d'hésitation, elle lui répondit :

– J'accepte, mais je dois vous le dire, je suis très croyante, et ne voudrais pas avoir de mensonges à faire !

– Mais ma pauvre Alice, vous ne ferez que ça ! Alice leva les yeux au ciel, et dit en soupirant :

– Eh bien, j'espère que Dieu me pardonnera, puisque c'est pour la bonne cause... Mais ne me demandez pas de tuer !

Maman éclata de rire, d'abord parce que la règle du mouvement était de ne pas tuer sauf si c'était indispensable, et pour cela il y avait des spécialistes, et ensuite parce qu'Alice n'avait vraiment pas le profil d'une tueuse ! Elle mesurait un mètre quarante-neuf, et, à l'âge de quarante ans, avait gardé un visage de petite fille innocente, ce qui fut du reste très utile, personne ne se méfiant d'elle. De plus, comme elle avait la véritable foi, elle remettait tout entre les mains du Seigneur et prenait des risques sans la moindre peur. Étant protestante, maman se permettait de la taquiner :

– Alice, vous avez toujours Dieu à la bouche !

– Et aussi dans mon cœur, Berty, rétorquait-elle.

J'ai connu deux femmes dans la Résistance qui avaient ce que j'appelle la foi du charbonnier : Alice, qui s'en remettait à Jésus, et Jeannine Chevance-Bertin, qui s'en remettait à la Sainte Vierge. Toutes deux ont pris les plus grands risques avec sérénité, certaines d'être protégées, ce qui fut le cas. J'en étais admirative, et parfois un peu envieuse !

Pendant la même période, une jeune journaliste, Jacqueline Bernard, vint rendre visite à madame l'inspectrice du chômage. En moins d'une heure, maman l'avait convaincue de rejoindre le

mouvement, et lui confia la presse clandestine dont elle devint la cheville ouvrière jusqu'en avril 1944, date à laquelle elle fut arrêtée et déportée.

Henri et Berty feront la connaissance de sa famille : son frère Jean-Guy, âgé de vingt ans, sous-lieutenant aviateur, terminant sa deuxième année à Polytechnique, qui s'engagera quelques semaines après sa sœur dans la lutte contre les nazis, leur père, le colonel Bernard, qui à plusieurs reprises fit don de grosses sommes d'argent au mouvement, permettant à celui-ci de prendre son véritable essor.

Il y eut aussi, à la même époque, Yvette Baumann, une jeune surintendante envoyée de Paris pour rejoindre le Commissariat au chômage à Lyon. Toute fraîche émoulue de l'école, c'était son premier poste. Assez anxieuse, elle se présenta à sa future patronne, madame Albrecht, et voici, raconté par l'intéressée, ce que donna l'entrevue :

Je suis allée au Commissariat, ne sachant pas du tout quel travail m'attendait, et me suis trouvée devant un bureau derrière lequel une femme écrivait, qui n'a pas levé la tête, a continué à écrire ses petits papiers ; j'étais horriblement intimidée. Et puis, tout d'un coup, elle m'a regardée. Alors j'ai vu ses yeux bleus, stupéfiants, extraordinaires, des yeux très violents, et brillants... merveilleux. Elle m'a demandé mon nom, puis m'a dit : « Voulez-vous travailler pour moi ? » Cela m'a paru tout à fait insolite comme question, puisque j'étais venue pour ça ! J'ai dit « oui », alors elle m'a demandé de revenir le lendemain matin, ce que j'ai fait, et elle m'a dit : « Bon, nous avons dix-huit garçons en prison à Clermont-Ferrand, vous allez leur apporter du ravitaillement, et vous allez nous rapporter des renseignements. » J'ai demandé pourquoi ils étaient en prison.

« Parce qu'ils ont été arrêtés par Vichy », répondit-elle. « Et avec quoi je vais leur acheter du ravitaillement ? – Eh bien débrouillez-vous. – Mais je n'ai pas d'argent pour prendre le train. – Ce n'est pas difficile, débrouillez-vous. » À tout ce que je demandais, la réponse était « débrouillez-vous ! ».

C'est ainsi qu'Yvette Baumann, surintendante d'usine, embauchée au Commissariat au chômage féminin, n'y fit pas autre chose que de la résistance ! Comme elle se « débrouillait » très bien, maman, afin de se consacrer à d'autres tâches, lui confia la responsabilité du service social de Combat, ce qui n'était pas une mince affaire. Depuis l'automne 1941, les arrestations étaient de plus en plus nombreuses. Les prisonniers ne pouvant plus travailler, il fallait subvenir aux besoins des familles de ceux qui étaient mariés. Ce fut possible en premier lieu grâce à la générosité du colonel Bernard. Puis, lors d'un passage en France de Jean Moulin, Henri lui parla du service social créé par Berty, et demanda que Londres donne les fonds nécessaires à son fonctionnement. Ce fut accepté, ce qui aida grandement à la marche de ce service, qui ne comprenait pas que les prisonniers.

La plupart de ceux qui étaient engagés dans la Résistance furent obligés de quitter leur travail afin de se consacrer entièrement au mouvement qui prenait de l'ampleur. Mais il fallait vivre, payer le loyer, la nourriture, les vêtements, le médecin, les impôts. Ces frais incontournables seraient pris en charge par le service social. Pour nous ça tombait à pic, maman n'ayant plus de salaire, ni d'économies.

La grande préoccupation de Berty était de trouver un imprimeur, afin que notre bulletin devienne un vrai journal. Cette recherche était difficile, car il ne lui était guère possible

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nez. Ces hommes faisaient leur métier, venaient de nous arrêter, mais j'aurais préféré qu'ils soient plus distingués ! Je me demande encore comment, dans un moment pareil, des pensées aussi bêtes pouvaient me passer par la tête !

Une autre idée m'est venue, plus adaptée aux circonstances. Je connaissais par cœur le numéro de téléphone du camarade qu'il fallait avertir en cas d'arrestation. Je me suis dit que ce serait une bonne chose de le prévenir, alors j'ai demandé la permission d'aller jusqu'à l'épicerie, puisque c'était le jour de distribution des matières grasses. Permission accordée, mais à la condition que je sois accompagnée par un policier. L'affreux moustachu se proposa. Une fois dans le magasin, je ne pus que contempler le téléphone, et lorsque je demandai mes matières grasses, l'épicière me fit remarquer que la distribution n'aurait lieu que la semaine suivante, ce que je savais pertinemment. Le policier s'est mis à ricaner ; c'était un coup pour rien, mais du moins avais-je essayé.

Au moment où je me mettais au lit, le moustachu qui me lorgnait a placé une chaise dans la petite entrée, afin de mieux surveiller mes faits et gestes. Il attendait que je me couche, se disant que j'allais être obligée de me déshabiller devant lui. Ayant compris sa manœuvre, je me suis glissée sous les couvertures où j'ai pu enlever mes vêtements et enfiler ma chemise de nuit, échappant ainsi à son regard !

Toute la nuit, ces hommes ne firent que manger, boire, fumer, gueuler des chansons obscènes si bien que l'appartement s'est transformé en bistro mal famé et que nous n'avons pas fermé l'œil.

Le lendemain matin, après nous avoir autorisées à boire une tasse de thé, ils nous conduisirent au commissariat central, mais pas dans la même voiture, de peur que nous ne nous parlions.

Maman fut emmenée directement dans le bureau du

commissaire ; quant à moi, je fus reléguée dans un coin de la salle de police, assise sur un mauvais banc, avec interdiction d'en bouger. Je n'aurais pas pu aller bien loin, puisqu'un planton me surveillait. L'attente fut très longue, huit heures sans manger et sans boire. Je n'avais pas peur, mais je me faisais beaucoup de souci pour ma mère, que je vis enfin apparaître vers 17 heures, encadrée par deux policiers. Elle fut autorisée à me dire au revoir : « Rentre à la maison et reste tranquille, je serai bientôt de retour. » Elle m'embrassa, puis disparut, encadrée par les policiers, un peu pâle mais très digne, comme toujours.

Relâchée sans avoir été interrogée, je retournai à l'appartement. Tout le long du chemin, je pensai à maman, me demandant où on l'emmenait, dans quelle prison ; je n'étais pas du tout convaincue qu'elle serait bientôt de retour...

Devant la porte de notre immeuble, deux flics surveillaient les entrées et sorties. Ils me reconnurent et me laissèrent monter chez moi, seule. Je fus consternée par le désordre qui régnait, que je n'avais pas vraiment remarqué, ayant été confinée à ma chambre, pendant et après la perquisition : meubles renversés, matelas éventrés, tiroirs vidés sur le parquet, coussins lacérés, d'où kapok et plumes répandus partout, bref, une véritable horreur. Dans la cuisine, il y avait des piles de vaisselle sale dans l'évier, et des verres brisés ; les fauteuils du salon que ces messieurs avaient pris, les trouvant sans doute plus confortables que les chaises en bois blanc, étaient couverts de taches de vin. Ils avaient même vidé le contenu de la boîte d'allumettes par terre...

Devant l'étendue du désastre, j'ai compris qu'après notre départ, les policiers restés sur place avaient recommencé à perquisitionner, sans doute dans l'espoir de trouver de l'argent ou des bijoux. Je me suis aperçue que le placard à provisions était totalement vide, et qu'ils avaient fauché tout ce que nous

avons mis de côté pour les colis de nos camarades prisonniers. J'étais complètement dégoûtée. Maman disait que la guerre apprendrait la vie à ses enfants ; en effet, je l'apprenais, à toute allure ! Après une grosse crise de larmes (la journée avait été dure), j'allai me coucher le ventre vide, la tête aussi ! Il m'a fallu huit jours pour remettre un semblant d'ordre dans l'appartement. J'étais d'autant plus embêtée que ce logement ne nous appartenait pas, que les dégâts étaient considérables, et que le propriétaire se moquerait éperdument qu'ils aient été occasionnés par les policiers. Ce serait à nous de payer, et nous n'avions pas d'argent pour cela.

Je ne savais toujours pas où ma mère était emprisonnée, malgré les recherches des camarades dont c'était la mission. Ce fut Yvette Baumann qui enfin retrouva sa trace, à Vals-les-Bains, dans un centre d'internement administratif. J'ai été très soulagée, parce que ces huit jours sans nouvelles m'avaient beaucoup angoissée. Dans ces cas-là, on imagine le pire... Heureusement pour moi, j'ai eu tellement à faire pour rendre l'appartement habitable que d'une certaine façon cela m'a aidée à tenir le coup. J'ai recousu tous les coussins crevés, un vrai pensum, et je me disais que cela aurait bien fait rire maman de me voir tirer l'aiguille avec tant d'acharnement !

Il n'était plus question que j'aille au lycée. Le jour de notre arrestation, la police y avait fait une descente fracassante dans toutes les salles de classe, afin de me trouver. À cause de ce « scandale », je fus renvoyée, pas par la directrice, mais sur l'insistance de notre professeur principal. Dévouée au Maréchal (elle nous obligeait à chanter *Maréchal nous voilà !* à chacun de ses cours), collaboratrice dans l'âme, elle avait dénoncé les élèves juives et les professeurs résistants ! Après la guerre, le recteur de Paris a demandé mon témoignage, parmi d'autres, et cette femme fut rayée de l'enseignement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mot de français. Personne ne savait pourquoi il était là, lui non plus, et il se croyait l'objet d'un honneur particulier de la part du gouvernement de Vichy ! Il y avait aussi Emmanuel Mounier, fondateur de la revue *Esprit* et membre de Combat, et c'était avec lui que maman s'entendait le mieux, parce qu'il faisait partie de ces gens cultivés avec qui elle aimait échanger des idées !

Enfermée depuis six semaines à Vals, maman n'a pas la moindre idée de la durée de son internement, celui-ci étant laissé à la discrétion du pouvoir. Cet arbitraire la révolte. Le colonel Groussard vient d'être libéré après huit jours de grève de la faim et elle se dit qu'elle n'a qu'à en faire autant. Elle demande aux internés résistants s'ils veulent la suivre dans cette voie. Après pas mal de discussions, ils tombent d'accord.

Dans un message que je fais parvenir à Henri, elle écrit :

« ... Pour moi, je suis décidée à aller jusqu'au bout. En perdant la vie, je gagnerais une paix qui me semble ineffable... Cette fois, ma vie est entre les mains de Dieu. Je vais me coucher et attendre mon sort. » Le 19 juin au matin, le commissaire Courrier reçoit de demi-heure en demi-heure une déclaration de grève de la faim. Dans l'après-midi, il va voir chacun des grévistes, pour leur tenir à peu près ce langage :

« Comme il est triste que de bons Français comme vous soient internés ! J'aimerais tant quitter ce poste pour lequel je ne suis pas fait ! Si ce sont les Allemands qui imposent votre internement, le président Laval va être bien embarrassé ! » Comme hypocrisie, il était difficile de faire mieux : non seulement il voulait faire bonne figure auprès des grévistes, mais encore il voulait faire croire à Laval que cette grève n'était dirigée ni contre lui, ni contre le régime pénitentiaire !

Pendant deux jours, il ne se passe rien. Les repas sont régulièrement servis dans les chambres ; personne n'y touche.

Le troisième jour, le commissaire Courrier, dans une proclamation écrite, déclare que le chef du gouvernement est instruit au jour le jour de leur manifestation, et ajoute :

... Vous voudrez bien me permettre d'attirer votre attention – ici, je demeure dans mes prérogatives de chef d'établissement responsable – sur certains côtés de votre détermination qui ont pu échapper à votre libre arbitre, attentionnés que vous êtes sur l'aspect d'un problème politique qui est dans le propre de votre jugement. Ne vous semble-t-il pas infiniment dangereux, en exerçant de la sorte une pression sur le pouvoir gouvernemental, dont vous escomptez les sentiments humanitaires, de laisser s'acclimater dans votre pays, au moment le plus trouble de son histoire, au moment où il a le plus grand besoin de connaître le calme du convalescent, des pratiques qui sapent le pouvoir, qui tendent, quoique vous vous en défendiez, à instaurer l'anarchie ?

Les grévistes n'ont que faire de ce jargon administratif pédant et s'encouragent mutuellement à tenir, en se passant des billets par l'entremise du garçon de service. Ce dernier, motivé par des arguments sonnants et trébuchants donnés par maman, porte la nouvelle de la grève en ville. Elle est reprise par les journaux clandestins, et passe même à la radio de Londres !

Courrier se tient en relation permanente avec Vichy, par téléphone. Son second, le commissaire Cotentin, acquis aux résistants, leur rapporte au fur et à mesure les consignes que son patron reçoit du gouvernement. Les grévistes ont un cahier de doléances où ils demandent, jour après jour, une instruction judiciaire.

Les repas sont toujours apportés à heure fixe, mais maman a obtenu du garçon de service qu'il aille les offrir à ceux qui ne font pas la grève.

Le commissaire Courrier est furieux. Personne ne cède ; il se sent ridicule vis-à-vis du gouvernement de Vichy et lui suggère de faire voter une loi déclarant que la grève de la faim est un outrage à magistrats ! De quels magistrats s'agit-il, du reste, puisqu'il n'y a pas d'instruction judiciaire, et que les avocats sont interdits ? Le ministère de la Santé refuse ce texte, dans lequel Courrier avait introduit en outre l'alimentation forcée, autrement dit le gavage.

Le cinquième et le sixième jours, l'humeur du commissaire empire : lors d'un contrôle de la route, les gendarmes trouvent sa voiture remplie de victuailles, et le verbalisent pour marché noir ; le colonel Groussard, à peine libéré, porte plainte contre lui pour internement arbitraire (pendant sa grève, Courrier l'avait fait enfermer à l'asile d'aliénés), puis une femme d'interné accouche volontairement dans la chambre de son mari !

C'en est trop ! Courrier riposte en faisant libérer tous les non-grévistes, sauf un juif, oublié « par hasard ».

Découragés, épuisés, trois camarades cessent la grève. Seuls Emmanuel Mounier et ma mère la continuent.

J'étais venue lui rendre visite le sixième jour, et lui ai trouvé mauvaise mine. Elle restait couchée et buvait beaucoup d'eau. Elle m'a demandé d'enlever toutes les provisions encore dans sa chambre, afin d'éviter la tentation. J'étais malheureuse de la voir déjà très amaigrie, affaiblie, et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle aurait dû s'arrêter en même temps que les autres, mais je me suis bien gardée de le lui dire, parce qu'envers et contre tout, elle gardait bon moral.

Le commissaire Courrier, me sachant dans les murs, me fit donner l'ordre de me rendre à son bureau. Maman s'inquiéta beaucoup :

« Fais bien attention à ce que tu vas dire, ma fille, cet homme est dangereux, méchant et très rusé. Ne te laisse pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre XIX

De Vals-les-Bains à Saint-Joseph, c'était en quelque sorte passer d'un hôtel tout confort à un taudis. Rien dans la vie de ma mère ne l'avait préparée à cela. Durant son internement administratif, elle avait sa chambre, était entourée d'internés politiques comme elle, et les gendarmes alsaciens essayaient autant qu'ils le pouvaient de rendre leur vie moins pénible.

Les familles des prisonnières avaient droit à deux visites par semaine. La première fois que je me rendis à Saint-Joseph, je vis tout un groupe de personnes qui attendaient devant l'énorme porte à double battant qui s'ouvrait à 14 heures. Tout le monde avait l'air de se connaître et discutait ferme, dans un langage dont je ne comprenais pas la moitié, connaissant peu l'argot ! Je saisisais des phrases au vol :

« Les juges sont tous des salopards... Les avocats sont trop chers et incapables... Cette prison est un vrai bordel... La tambouille est infecte. » Avant même d'entrer dans cette forteresse réservée aux femmes, j'étais « mise au parfum » !

Je me sentais très mal à l'aise, parce que les regards qu'on me lançait n'avaient rien d'amène. J'eus même droit à quelques quolibets, mon allure de petite demoiselle ou de gosse de riche, comme on voudra, n'ayant rien à voir avec celle de mon entourage ! J'avais envie de disparaître !

Lorsque la porte s'ouvrit, l'entrée se fit dans une bousculade générale, chacun voulant passer devant l'autre. Il a fallu d'abord montrer nos laissez-passer et nos cartes d'identité à un employé abrité derrière un guichet. Ensuite, pour accéder au parloir, nous devions, précédés par deux gardiennes, marcher en file indienne le long d'interminables couloirs dont les murs, noirs de crasse et

gluants d'humidité, répandaient une forte odeur de moisi. Mais ce n'était rien en comparaison de ce qui nous attendait au parloir, grande salle dans laquelle deux rangées d'une quinzaine de boxes se faisaient face, séparées par un espace de deux mètres sous lequel passait l'égout de la prison ! Il s'en dégagéait une puanteur d'excréments tellement forte qu'à la sortie, les vêtements en étaient tout imprégnés...

Les boxes les plus convoités étaient ceux à l'extrémité des rangées, contre le mur, afin de n'avoir de voisin que d'un côté ; pour s'y installer, c'était un véritable pugilat, dont je sortais rarement gagnante, parce que les coups de poing pleuvaient ! Je dois admettre que je n'étais pas à la hauteur, même après de nombreuses visites !

Une fois que les visiteurs étaient en place, les gardiennes faisaient entrer les prisonnières une par une, en hurlant leur nom. Quand j'entendais « WILD ! » (en prison les femmes sont enregistrées sous leur nom de jeune fille) je hurlais moi aussi : « Maman, maman, par ici », et lorsqu'elle m'avait aperçue, elle se mettait dans la cage face à la mienne. Nous restions debout, accrochées au grillage, essayant de dialoguer, mais nous avions un mal fou à nous comprendre, parce qu'il fallait hurler plus fort que les voisins pour se faire entendre.

Cacophonie infernale, augmentée par la hauteur du plafond, comparable à la verrière du Jardin des Plantes où se tiennent les cacatoès et les perroquets !

Et puis il y avait aussi cette odeur de merde et de pisse en fermentation qui nous prenait à la gorge... Pour agrémenter le tout, les gardiennes déambulaient derrière les prisonnières, épiant les conversations, faisant tournoyer leurs énormes trousseaux de clés, qu'elles abattaient sur le dos des femmes tenant des propos défendus. Parmi ceux dont je me souviens, il y avait la politique, et les conditions carcérales.

Ces gardiennes ne valaient pas mieux que la « racaille » qu'elles méprisaient. S'ajoutait à leur indigence intellectuelle et morale une grande méchanceté. Fortes de leur autorité, elles faisaient subir brimades et violences corporelles aux femmes les plus vulnérables.

Elles ne s'attaquèrent jamais à ma mère, ayant tout juste assez de lucidité dans leurs épaisses cervelles pour se rendre compte qu'elle n'était pas tout à fait comme les autres. Le terme « prisonnière politique » était une nouveauté qu'elles ne comprenaient pas, alors elles se méfiaient !

Dans le dortoir – appelé « le ciré » – prévu pour soixante femmes, en couchait près d'une centaine, sur des paillasses inconfortables et très sales. Dès la lumière éteinte, commençait la ronde des cafards, punaises et puces. Dévorée par toutes ces bestioles, maman m'avait demandé de lui apporter un bidon de Crésyl afin d'en asperger le tour de sa paillasse. Malheureusement, le résultat fut en dessous de ses espérances, les punaises continuant à s'acharner, au point qu'elle avait de grosses boursouflures rouges et très douloureuses sur tout le corps.

Pour faire la toilette, un tout petit lavabo dans un coin de la salle, dont le robinet débitait un mince filet d'eau froide. Maman s'y lavait tous les matins, devant les regards ébahis de ses compagnes ! Celles-ci se contentaient de la douche hebdomadaire obligatoire ; certaines du reste considéraient celle-ci comme une mesure inutile et vexatoire !

Chose incroyable de nos jours, un règlement interdisait aux prisonnières d'utiliser des serviettes hygiéniques ! Pensait-on qu'elles s'en serviraient pour fabriquer des cordes leur permettant de s'évader par une fenêtre ? Vu les gros barreaux, ce n'était guère plausible. Toujours était-il que nécessité faisant loi, les détenues se servaient de bouts de chiffon, qu'elles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

je pu dire d'autre, puisque j'étais tenue à l'écart de tout par mesure de prudence ?

Je ne voyais jamais Henri, mais il prenait le temps de m'écrire des lettres bourrées de conseils dont certains, ayant trait à ma liberté, m'exaspéraient. Je n'avais pas fait le choix de vivre seule, j'aurais de beaucoup préféré avoir ma mère à mes côtés. Je finissais par en penser que cet isolement qui m'était imposé par les circonstances était perçu comme une merveilleuse occasion pour moi de devenir une « fille de mauvaise vie » ! On en jugera par cette missive :

Je ne vous cache pas, Mireille, que je redoute la liberté dont vous jouissez. Je sais parfaitement qu'il n'entre pas dans votre idée d'en abuser, mais je sais aussi que vous êtes jolie fille, et qu'il ne manque pas de garçons qui ne s'embarrasseront d'aucun scrupule pour vous mener plus loin que vous ne voulez aller. À votre âge, Mireille, il est tentant de profiter d'une première liberté, et cela est un sentiment naturel. Vous êtes votre propre sauvegarde, votre seule sauvegarde – la vie vous apprendra que les hommes mentent d'autant plus facilement qu'ils sont plus jeunes. Je vous demande seulement, en ami, de prendre garde. Demandez-vous toujours si votre mère aurait autorisé les libertés que vous pouvez être tentée de prendre. Soyez assez forte pour vous conformer à ses désirs probables. Je ne veux pas être le père rabat-joie. Mais vous sentez combien vous ajouteriez aux soucis de votre mère en lui donnant sur vous un supplément d'inquiétude.

Vous avez trouvé de bons amis qui vous recevront chez eux ? Tant mieux ! Profitez-en bien, remplumez-vous. Écrivez souvent à votre mère et à moi-même. Reprenez le moral que vous avez toujours eu.

Je n'avais pas l'impression d'avoir perdu le moral ; quant aux jeunes hommes menteurs et sans scrupules (quelle image !), je n'en voyais plus, pour les raisons déjà expliquées ! À force de prendre l'air bête, il devait être en permanence sur mon visage, cependant je n'étais pas si naïve, et j'avais, autant qu'il est possible à dix-huit ans, la tête sur les épaules.

Je crois que par sa correspondance avec moi, Henri voulait montrer à maman qu'il ne me laissait pas tomber, espérant ainsi la rassurer.

Je m'étais mis dans la tête que ne pouvant rien faire à Combat, je n'avais pas le droit d'en recevoir de l'argent, et que j'allais chercher du travail. L'ayant écrit à Henri, il me répondit :

Quant à vos projets de gagner votre vie, Mireille, je ne suis absolument pas d'accord. Je comprends votre sentiment et je l'admire lorsque vous dites ne pas vouloir être à la solde de la Maison, mais c'est de l'enfantillage. Cela vous est dû, vous avez donc votre dû.

Il avait raison, d'autant plus qu'avec ma mère en prison, personne ne m'aurait embauchée, mais sur le moment, je n'y avais pas pensé.

Comme il était toujours question que je me présente au bachot, l'idée avait germé que j'aie en pension, à la fois pour ma sécurité et la tranquillité de mon entourage. Je m'y suis fermement opposée, ne voulant en aucun cas priver maman de mes visites. À mon soulagement, Henri fut de mon avis.

Comme je devais suivre des cours, j'ai essayé de m'inscrire dans une sorte de boîte à bachot, sans succès. J'ai été bien obligée d'expliquer que je me présentais seule parce que ma mère était en prison, et mon père à Londres. On m'a répondu d'un ton sec qu'il n'y avait pas de place pour moi. J'ai fait une

deuxième tentative dans un autre cours, où j'ai reçu une réponse identique. Force m'a été de constater que je faisais peur. La fibre résistante n'était pas monnaie courante, tant s'en faut, et cela me fait toujours rire quand j'entends dire aujourd'hui que toute la France a résisté. Toute la France n'a ni collaboré ni résisté, elle a attendu...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

généralement la gymnastique, ou aux discussions après le déjeuner, nous étions arrivées à nous croire dans un salon, réunies là pour échanger des idées (le décor en moins).

À l'arrivée des colis, Mme Albrecht réfrénait notre voracité, faisant mettre de côté les denrées de résistance, autorisait de temps à autre un goûter lorsque le moral était plus bas. Quelquefois, plus économe que nous, plus raisonnable, pensant aussi que sa fille pourrait être parmi nous, elle nous cédait ce morceau de pain dont elle aurait pourtant eu besoin elle-même. Le soir nous amenait aux confidences, elle nous parlait de ses enfants, imaginait leurs occupations, tandis qu'elle était là, enfermée, sans jamais se plaindre, car elle savait que le moindre fléchissement de sa part en déchaînerait un chez nous.

Et pourtant tout était plus dur pour elle. Les brimades de la part des gardiennes ne lui étaient pas épargnées malgré son âge et son rang. C'est tout juste si elle avait pu obtenir après sa condamnation de travailler à la lingerie plutôt qu'au lavoir. Elle logeait dans le dortoir le moins confortable (si tant est qu'il y eût quelque confort dans les autres). Elle n'échappait à aucune corvée, elle ne l'aurait même pas voulu. Malgré tout cela, les fatigues physiques, les soucis, Mme Albrecht conservait pour nous toutes son excellent moral, son sourire, sa sollicitude et ses excellents conseils grâce auxquels le séjour à la prison Saint-Joseph a pu nous être tolérable, je dirai plus, nous a donné une leçon de grandeur et de volonté bien française.

J'ai été heureuse d'avoir ce témoignage d'une jeune fille de mon âge. Non pas que j'aie eu besoin d'être convaincue que maman était un être d'exception, mais cela me faisait du bien que d'autres s'en rendent compte. Une autre prisonnière, madame Fradin, également de Combat, laissa aussi son

témoignage :

Je me sentais bien seule à Saint-Joseph, au milieu des clochardes, des voleuses, des criminelles et des filles soumises ; il y avait bien deux ou trois « marché noir » qui étaient un peu mieux, mais vraiment le niveau était bien bas et je commençais à trouver le temps long, quand, trois jours après mon arrivée, un bruit de clés, des bruits de voix... de nouvelles détenues arrivaient... elles étaient encore ruisselantes de la douche de propreté qu'elles venaient de subir. On ne leur avait laissé le temps ni de se rhabiller ni de se recoiffer, et au milieu de ce troupeau, voisinant avec la « Marie paquets », une clocharde bien connue des quais du Rhône, m'apparut Berty Albrecht. Elle était pâle, avait beaucoup maigri et elle paraissait si fatiguée... Mon cœur se serra à la voir dans un pareil état. J'aurais voulu courir vers elle et lui offrir mon aide « d'ancienne » au courant des habitudes de la maison. Mais nos regards se croisèrent et par crainte des « moutons » nous ne nous sommes pas tout de suite rapprochées.

Elle était lasse et déprimée, le voyage avait été si long ; et puis l'arrivée dans une prison est toujours sinistre, elle était un peu abasourdie, aussi quand la porte se fut refermée derrière elle, elle ne pensa qu'à une chose : s'asseoir et, toujours coquette, voyant le désordre de sa toilette, elle remit tout en état. Alors elle commença à répondre à toutes ces femmes qui l'abreuyaient de questions : d'où venait-elle, pourquoi était-elle là, etc. Un petit reste d'orgueil bien légitime, même pour ces femmes de rien, elle ne voulait pas qu'un doute subsistât. Non, elle n'était pas là pour vol, ni pour un crime, encore moins pour marché noir, mais elle était là comme détenue politique, pour résistance. Mais il y avait aussi une autre « détenue politique », lui dirent-elles, elle est là depuis trois jours, et les voilà qui viennent me

chercher. Nous n'attendions que cela, et après un serrement de main, le plus naturellement du monde nous nous demandons d'où nous venions, et depuis quand nous étions détenues. Nous sommes parties dans la cour « pour changer d'air », là du moins personne ne pouvait nous entendre.

Sa santé était très altérée du fait de sa grève prolongée et dès le premier soir à Saint-Joseph son cœur présentait des signes de défaillance, elle avait des étourdissements et ses jambes étaient très enflées. Mais elle était très courageuse et ne voulait pas le montrer. Ce n'est qu'après plusieurs jours que nous avons réussi à la convaincre d'aller voir le docteur, elle hésitait et elle avait raison car ce fut une nouvelle déception. Malgré les certificats des médecins de Vals, il ne voulut pas la reconnaître malade, et pourtant si cet idiot avait seulement daigné lui faire un examen sommaire il se serait immédiatement rendu compte dans quel état de faiblesse elle se trouvait. Il ne voulut pas non plus l'autoriser à garder des médicaments qu'elle avait apportés, à part un vague fortifiant. Ce n'est qu'après plusieurs semaines et alors que son état était encore plus mauvais qu'il accepta enfin de l'envoyer à l'infirmerie. Elle s'adapta très vite à cette nouvelle vie, elle trouvait même cette expérience intéressante et son âme « sociale » immédiatement s'émut des conditions de vie dans les prisons : manque de propreté, d'air, d'hygiène. Ce qui lui parut le plus horrible de tout ce fut la présence de nouveau-nés dans la salle contiguë à la nôtre. Et deux ou trois jours après son arrivée, empruntant papier et encre elle s'est mise à rédiger un rapport qu'elle destinait à faire passer dehors afin que l'on sache comment était la vie dans les prisons. Elle mit même sur pied un plan de réformes, et elle essaya d'avoir l'opinion « du côté des hommes » afin que le rapport soit plus complet. Et si, disait-elle, nous n'arrivons à rien maintenant, je vous promets bien qu'après il faudra faire « quelque chose » ; elle était résolue

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lendemain matin, une autre venait lui ouvrir afin qu'elle aille faire sa toilette dans la salle d'eau du rez-de-chaussée.

Il y avait des auges le long du mur, comme dans les écoles, et une douche sans eau chaude. Les femmes se promenaient là-dedans nues, se lavaient ou non, personne ne s'en inquiétait. Maman m'a dit que certaines d'entre elles étaient si maigres que les lèvres de leur vagin pendaient à mi-cuisse... Les repas étaient très insuffisants, et en temps de guerre il n'y avait pas lieu de faire des efforts pour nourrir correctement des êtres parfaitement inutiles à la société...

« Si elles meurent de malnutrition, j'ai l'impression qu'ici ça sera considéré comme un bon débarras », m'a dit maman.

Dans un coin de la salle d'eau étaient empilés les draps souillés pendant la nuit par les agitées en camisole. Comme il n'y avait pas de serviettes de toilette, les femmes ayant pris leur douche devaient utiliser ces draps dégoûtants pour se sécher ! Elles ne pouvaient faire autrement, car il était interdit d'apporter son linge personnel.

Durant la journée, les pensionnaires tournaient en rond dans le réfectoire-parloir, ou dans le jardin clos attenant au pavillon.

Maman n'étant arrivée que la veille de ma visite, elle n'avait pas encore été examinée par le médecin, et se faisait beaucoup de souci : allait-il se rendre compte qu'elle simulait ? Et si tel était le cas, allait-il la faire renvoyer en prison ? Je ne savais pas quoi répondre, mais j'ai essayé de la convaincre que tout se passerait bien, qu'elle se débrouillerait comme elle l'avait fait jusque-là. En réalité j'essayais de me convaincre moi-même, parce qu'elle était tellement fatiguée que je me demandais combien de temps encore elle allait pouvoir jouer son rôle...

Pour lui changer les idées, je lui ai demandé de me parler de son séjour en prison. Elle ne voulut rien m'en dire, entièrement préoccupée par la visite médicale à laquelle elle revenait sans

cesse. Comme j'insistais, pour en terminer, elle me déclara :

« Quand la guerre sera finie, j'écirai quelque chose sur les conditions de vie carcérales, et je proposerai des réformes. Tout est à revoir. »

Lorsque la gardienne vint annoncer qu'il était l'heure pour les visiteurs de partir, en embrassant maman je lui redis que tout se passerait bien avec le médecin, j'en étais certaine. « Je n'en suis pas si sûre que toi », me répondit-elle ; je lui vis un regard tellement triste et las que j'eus l'impression que tout lui était égal...

Inutile de dire que dans le tramway qui me ramenait à Lyon, j'étais complètement déprimée, ne voyant plus rien de positif dans la situation de maman. Si le médecin se rendait compte qu'elle n'était pas folle, le retour à Saint-Joseph était certain. Tout ce qu'elle avait fait n'aurait servi à rien. J'avais encore dans les narines « l'odeur de folles », et devant les yeux la noria de ces pauvres hallucinées, marmonnant, criant, et ma mère au milieu de tout ça, essayant de leur ressembler. L'asile m'effrayait bien plus que la prison, parce qu'aucun contact humain vrai n'y était possible.

En descendant du tramway, je me rendis chez Claudine, où je devais retrouver sa sœur Yvette qui faisait le lien entre Henri et moi. Comme elle n'était pas encore arrivée, c'est à Claudine que je racontai ma visite au Vinatier, et mon inquiétude quant à l'examen médical. Elle essaya de me rassurer, sans succès ; mais je me sentais mieux d'avoir pu partager mon angoisse. Je n'attendis pas Yvette, car aucune décision concernant l'évasion ne pouvait être prise avant de connaître les réactions du médecin.

En rentrant chez moi, je trouvai dans la boîte aux lettres une convocation de la gendarmerie à mon nom. Après la journée que je venais de passer, c'était la cerise sur le gâteau ! Que pouvait

bien me vouloir la gendarmerie ? Tous les renseignements me concernant, la police les avait. Mais je savais que les gendarmes et les policiers ne faisant pas bon ménage ne se communiquaient pas les informations.

Vu l'heure tardive, il me fallait attendre le jour suivant pour savoir à quoi m'en tenir. J'ai très mal dormi, trop de questions se bousculaient dans ma tête.

Le lendemain matin de très bonne heure, j'allai au bureau de la gendarmerie. Je montrai ma convocation au planton de service. « Ah, c'est pour une vérification d'identité », m'annonça-t-il. L'interrogatoire commença. J'eus à répondre à une série de questions concernant ma famille, ses origines, et l'endroit où se trouvait mon père. Je répondis qu'il nous avait abandonnées, maman et moi, depuis des années, et que nous ne savions pas ce qu'il était devenu. Pendant qu'un gendarme transcrivait laborieusement mes réponses, j'avais le temps de réfléchir, et je ne comprenais pas le sens de ces questions, puisque la police savait déjà tout cela. Peut-être était-ce pour comparer mes dires ? Mais j'avais l'impression qu'il s'agissait d'autre chose. L'interrogatoire continua :

– C'est un drôle de nom, Albrecht, n'est-ce pas mademoiselle ? C'est pas un nom catholique ça.

Je ne répondis rien.

– Et alors, mademoiselle, c'est quoi, ce nom ? À nouveau, je restai muette.

– Eh bien, mademoiselle, allez-vous me répondre, c'est quoi ce nom ?

– Je ne comprends pas votre question, brigadier. (Je n'avais pas la moindre idée de son grade, mais je trouvais que c'était plus habile de l'appeler brigadier que sergent !) C'est le nom de ma famille, voilà, tout.

– Je vois que vous faites semblant de ne pas comprendre,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

transmettais les renseignements à Yvette, qui les retransmettait, et pas toujours directement, aux intéressés, puisque je ne devais en aucun cas les rencontrer. Tout cela n'était pas commode et parfois me décourageait. Je savais que l'évasion n'allait pas tarder, et qu'il était temps que je quitte l'appartement. Je venais d'avoir une nouvelle visite de « mes » policiers, j'avais donc quelques jours devant moi pour disparaître, avant qu'ils ne reviennent.

J'avais tout nettoyé à fond, tout mis en ordre, et abrutie de fatigue, je quittai notre logement du quai Pierre-Scize, avec un peu de regret. Encombrée d'une demi-douzaine de paquets assez lourds, j'attendais l'autobus. La température était glaciale, la nuit était tombée, l'atmosphère sinistre. Je regardais couler la Saône, et j'ai été prise d'une violente envie d'y jeter mes colis, et de fuir... fuir n'importe où, fuir la guerre, fuir l'inquiétude permanente, ne plus rien voir, ne plus rien entendre, disparaître. L'arrivée du bus m'en a empêchée, j'y suis montée tel un automate, comme si quelqu'un m'y avait poussée. Une fois assise, j'ai lentement repris mes esprits, comme lorsqu'on sort d'un cauchemar...

Je m'installai chez Yvette et Claudine, au 3, de la rue Clotilde-Bizolon (la maman des Poilus). L'appartement était composé de trois pièces : un séjour dans lequel dormaient les nouveaux mariés, une petite chambre où logeait Yvette, et une autre, très sombre, donnant sur la cour, qui servait d'entrepôt aux victuailles destinées à nos prisonniers. S'y trouvaient également un vieux vélo, des valises, des journaux, que sais-je encore ! Cela ressemblait davantage à une cave qu'à une chambre à coucher, mais il y restait juste assez de place pour un matelas pneumatique posé sur le plancher, et comme aurait dit maman « Ce n'est pas le moment de faire des façons » ! J'étais écroulée sur le matelas au milieu des provisions, et ma nuit fut

assez agitée à cause des souris attirées par toute cette nourriture. Absolument pas dérangées par ma présence, elles allaient et venaient, me passaient dessus allègrement ! Je n'en avais pas peur, mais lorsque j'ai senti les petites pattes froides de l'une d'elles sur ma figure, j'ai trouvé quand même que ces réjouissances allaient un peu loin ! D'autre part, une forte odeur de bananes séchées alourdissait l'atmosphère. Ma puissance de sommeil, une vraie bénédiction, eut raison de ces petits ennuis !

Durant les deux visites suivantes, maman était dans un tel état de dépression que je ne savais plus quoi faire. Elle me répétait sans cesse qu'on la laissait tomber, que je ne lui disais pas la vérité, qu'elle allait finir vraiment folle... C'était très pénible et je crois bien que je n'étais plus dans mon assiette, car en prenant le tramway pour retourner rue Bizolon, j'ai commis une très grosse imprudence. Perdue dans des pensées moroses, mon attention fut néanmoins attirée par une jeune fille et deux soldats allemands pénétrant bruyamment dans le tram. À l'évidence, le trio avait bu : la fille se laissait tripoter sans vergogne par ces deux abrutis de la Wehrmacht qui lui soulevaient sa robe, lui donnaient d'énormes claques sur les fesses, la chatouillaient, l'embrassaient sur la bouche, dans le cou, provoquant chez elle cris et rires perçants, chez eux rires gras, visages congestionnés et mots grossiers. En d'autres circonstances, ce comique troupier m'aurait simplement agacée. Mais ce jour-là, j'étais indignée par cet étalage indécent, qui visiblement n'amusait pas non plus les autres voyageurs – mais personne ne pipait mot, Wehrmacht oblige. Pendant une vingtaine de minutes, nous eûmes droit à ce spectacle. J'étais remplie de colère, et ce qui devait arriver arriva : je ne résistai pas au désir de dire à cette jeune fille, à peine plus âgée que moi, ma façon de penser. Deux minutes avant d'arriver à ma

destination, je quittai ma place, m'arrêtai devant le trio et me mis à engueuler vertement cette pauvre idiote :

Malgré le grand nombre de prisonniers, il reste encore assez de Français pour vous tripoter, mademoiselle ; mais il est clair que vous préférez les soldats allemands de l'armée d'occupation, nos ennemis... Vous devriez avoir honte. Vous n'avez aucune dignité, et de plus, vous êtes une mauvaise patriote !

Visiblement, elle ne comprit rien à ma sortie, les troufions encore moins, tous trois me regardant d'un air ahuri.

Je descendis du tramway très contente de moi, traversai d'un pas léger la place Bellecour, comme délivrée d'un poids : pour un peu, je me serais mise à chanter ! Cet état euphorique fut de courte durée. J'entendis marcher derrière moi, une main s'abattit sur mon épaule, m'obligeant à m'arrêter. Je me retrouvai encadrée par deux hommes, dont l'un me dit, en français mais avec un accent allemand :

« S'il vous plaît, mademoiselle, nous étions dans le tramway tout à l'heure et nous aimerions que vous nous répétiez ce que vous avez dit à la jeune fille. »

Catastrophe... ces hommes ne pouvaient être que des policiers en civil, des types de la Gestapo. Il fallait que je réponde, et vite. J'avais la trouille – ô combien ! – je voyais toutes les conséquences de ma stupidité, et, en même temps, ma cervelle travaillait à cent à l'heure, comme si elle me dictait mes réponses, c'était tout à fait bizarre.

– Puisque vous étiez dans le tramway, messieurs, vous avez très bien entendu ce que j'ai dit.

– Oui, mademoiselle, mais nous aimerions que vous nous le répétiez.

J'étais coincée, je ne pus que m'exécuter, et redire mot pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous déplaçant comme des aveugles, nous nous sommes assises sur deux sièges peu confortables, espérant trouver le sommeil. Maman ne m'avait pas répondu c'était plutôt bon signe !

Malheureusement, il faisait glacial dans cette maison non chauffée, et nous commençons à grelotter. Nous nous sommes levées et avons marché de long en large pour nous réchauffer, ce qui n'eut comme résultat que de nous faire nous cogner partout ! Il me vint à l'idée qu'au premier étage il y avait des chambres à coucher, donc des lits, donc, au moins, des dessus-de-lit dans lesquels nous pourrions nous enrouler.

Ce fut une véritable expédition, à laquelle j'interdis à maman de participer. Je m'étais habituée un peu à l'obscurité, je montai doucement l'escalier, pris les dessus-de-lit (les couvertures devaient être rangées dans une armoire) et redescendis précautionneusement. Je n'avais même pas une allumette pour y voir plus clair.

Ce que j'avais trouvé était en cotonnade légère, mais nous nous sommes enroulées dedans, cela nous donnait une illusion de chaleur ! Nous devions ressembler à deux momies ! Pauvre maman, elle avait très froid aux pieds et battait la semelle. Nous n'avions pas la moindre idée de l'heure, il faisait trop sombre pour la lire sur nos montres.

Nous n'arrivions pas à dormir, les sièges sur lesquels nous étions assises étant tellement inconfortables que nous nous demandions ce qui pouvait pousser les gens à acheter des choses pareilles !

Tout d'un coup, nous avons entendu un bruit de clé dans la serrure de la porte d'entrée. C'était notre guide, revenu pour nous dire de décamper au plus vite :

« Vous devez partir, les Boches fouillent toutes les maisons des gens susceptibles d'être en relation avec les parents de notre

camarade. Il y a certainement eu dénonciation. »

Il nous donna l'adresse d'une femme qui habitait le quartier le plus pauvre du village, et qui ne risquait pas d'être inquiétée :

« Je vais vous expliquer comment vous y rendre, ce n'est pas compliqué. Je ne peux vous accompagner, car le couvre-feu est dans dix minutes. Mais vous trouverez ! »

Là-dessus, après nous avoir donné à la hâte quelques indications, il disparut dans la nuit...

Nous étions là, plantées au milieu de la rue, dans une obscurité quasi totale, sous la neige qui tombait toujours. Nous avions tout juste retenu la direction à prendre, mais nous avons déambulé sans trouver la maison indiquée. Nous avions de plus en plus froid, et pour tout arranger, l'heure du couvre-feu était dépassée. Cette fois, nous étions vraiment en danger, sans doute les seules personnes à être dehors. Si les types de la Gestapo nous tombaient dessus, nous étions fichues...

Nous avons cessé de marcher, essayant de nous repérer, mais nagions en pleine confusion. La neige tombait tellement dru que l'on n'y voyait pas à trois mètres, et les rues n'avaient pas de plaques indiquant leur nom...

– C'est trop bête, me dit maman, dans quelle direction aller, que faire ?

Elle leva les yeux, fit un tour d'horizon, et s'exclama :

– Nous sommes sauvées, ma fille, j'ai trouvé, tu vois, là-bas ?

– Je dois voir quoi ?

– Le clocher de l'église, regarde, juste au bout de la rue, il dépasse les toits des maisons.

– Et alors, ça nous sert à quoi ?

– Ça nous sert, ma fille, à ce que nous allons nous y rendre, trouver le curé et lui demander asile. Il ne pourra pas nous le refuser.

– Tu crois ?

– Oui... enfin je l'espère... d'ailleurs, il n'y a pas d'autre solution. Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Ne reste pas plantée là à me regarder, partons !

Allons bon, du moment qu'elle me houspillait, c'était signe qu'elle reprenait espoir !

Arrivées devant l'église, nous avons vu que la cure était attenante, et un rai de lumière sous les volets indiquait que le curé ne devait pas encore être couché. Maman grimpa allègrement les marches menant à l'entrée, et, sans hésiter, appuya sur la sonnette. Au bout d'un long moment, une domestique entrebâilla la porte :

– Vous désirez, madame ?

– Voir monsieur le curé.

– Mais c'est pas une heure, voyons ! Revenez demain après-midi.

– C'est impossible. Je dois le voir maintenant, c'est très urgent.

De très mauvaise grâce, elle nous laissa entrer, bougonnant sans cesse : « On ne dérange pas monsieur le curé à cette heure. »

Elle nous installa dans la salle d'attente, une pièce triste, avec de petites chaises en bois accolées aux murs. Pour toute décoration, un très vilain portrait de la Vierge et de l'enfant Jésus. Mais il y régnait une merveilleuse chaleur, à laquelle nous n'étions plus accoutumées, et maman de dire :

– Je me demande comment le curé trouve son charbon, parce qu'il en faut beaucoup pour chauffer autant. On se croirait avant guerre !

La bonne vint nous annoncer que monsieur le curé arriverait dans quelques minutes, puis fit semblant de ranger quelques chaises afin de nous observer. L'expression de son visage

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faire, car ni à la prison Saint-Joseph ni au Vinatier il n'y avait de miroirs.

– Viens voir, c'est effrayant ce que je suis devenue, ces rides, la peau flasque, les cheveux blancs... Dire que j'étais paraît-il une jolie femme... Eh bien, ce n'est plus le cas...

J'étais excédée par ce bilan négatif. Certes, ma mère avait changé, je m'en étais aperçue, mais franchement, là, elle exagérerait.

– Maman, ça suffit, tu es en train de tomber dans l'excès. Je ne vais pas te dire que tu as bonne mine, ce serait stupide. Tu ne peux pas ressembler à une star de cinéma après tout ce que tu as enduré depuis dix mois ! Alors, tu vas prendre un bon bain, puis t'étendre sur ton lit, te reposer un peu, ensuite tu vas mettre des vêtements propres, te coiffer, te maquiller, et tu seras tout à fait présentable. Et puis, cesse de t'examiner, sinon tu ne seras jamais prête quand Henri arrivera.

– Tu as raison, mais quand il va me voir comme ça...

– Eh bien, il n'en mourra pas ! Tu sais, ce qu'il te faut, c'est quelques semaines de repos, de bonne nourriture, et tu seras tout à fait comme avant.

– Je t'informe, ma chère enfant, que je ne me suis pas évadée pour me reposer, mais pour reprendre la lutte.

– Nous verrons bien. Maintenant, s'il te plaît, va prendre ton bain et te pomponner.

Pour un peu, elle serait repartie séance tenante en mission !

Lorsqu'une heure plus tard nous sommes descendues au salon, son apparence s'était nettement améliorée, malgré la lassitude de son regard...

Madame Simon servit un Cinzano à maman qui essaya de se rappeler la dernière fois qu'elle avait pris un apéritif. Puis nous avons entendu un coup de sonnette ; notre hôtesse alla ouvrir, c'était Henri !

Maman et lui tombèrent dans les bras l'un de l'autre et restèrent ainsi un long moment, sans échanger un mot...

Nous étions le 24 décembre, et madame Simon nous avait préparé un repas de réveillon qui nous parut somptueux, mais qui n'était en réalité qu'un repas de guerre amélioré. Il y avait quand même du champagne !

Pendant le dîner, maman posa un tas de questions à Henri sur ce qui s'était passé à Combat depuis son arrestation. Mais il était visible que, gêné par ma présence et celle de sa cousine, il ne voulait pas entrer dans les détails, préférant les remettre à plus tard.

Malheureusement, maman n'eut pas ce soir-là l'occasion de rester seule avec lui, alors que c'était ce qu'elle désirait le plus. Et c'était d'autant plus dur pour elle que nous repartions le lendemain pour Marseille, et qu'Henri n'avait pas la moindre idée de la date à laquelle il pourrait l'y rejoindre.

Je n'ai du reste pas compris pourquoi maman et lui n'ont pas partagé la même chambre ; après dix mois de séparation, c'eût été plus que normal. C'était peut-être, de la part de la cousine, une question de bienséance, puisque je me trouvais là et qu'elle ne savait sans doute pas que j'étais au courant des liens unissant ma mère et Henri. Comme maman rencontrait madame Simon pour la première fois, il lui aurait semblé très impoli de lui suggérer que son cousin me remplace dans notre chambre, et que moi j'aie dormir sur le canapé du salon !

C'était Henri qui aurait dû régler cette question, mais sans doute, sachant qu'il reverrait maman assez vite, s'était-il dit que quelques jours de séparation de plus n'avaient pas d'importance. Je lui en voulais pour n'avoir pas compris à quel point elle avait besoin de sa présence, après tout ce qu'elle avait subi...

Lorsque nous avons regagné notre chambre, maman s'est déshabillée sans faire aucun commentaire sur la soirée ; avant de

se mettre au lit, elle s'est approchée de moi pour m'embrasser, et j'ai vu dans ses yeux une telle tristesse que j'ai dû me retenir pour ne pas me mettre à pleurer. Tout ce que j'ai réussi à faire, c'est de lui dire :

« Bonsoir, maman. Ne t'en fais pas, demain ça ira mieux. »

Elle ne m'a rien répondu, mais quelque chose dans son regard disait : « Toi, au moins, tu as compris. »

J'étais tellement crevée par toutes les émotions des dernières quarante-huit heures que j'ai dormi comme une masse.

À mon réveil, maman était déjà habillée, prête pour le départ. À sa mine, je vis qu'elle n'avait pas fermé l'œil, et qu'elle était de mauvaise humeur. Elle quitta la chambre, m'ordonnant de me préparer en vitesse afin que nous ne manquions pas le train.

Après le petit déjeuner pris à la hâte, madame Simon nous accompagna à la gare. Quant à Henri, il était parti dès la fin du couvre-feu, sans dire où, ainsi qu'il se devait.

Pendant le trajet jusqu'à Marseille, maman parla peu, elle avait le visage soucieux. Perdue dans ses pensées, elle n'eut pas un regard pour la campagne provençale, pour sa Provence qu'elle aimait tant... Elle était ailleurs.

Cinq minutes avant notre arrivée, elle m'informa brièvement que nous allions loger chez une amie de Combat, Jeannine Frèze-Millaud, qu'Henri viendrait nous rejoindre et que des décisions seraient prises quant à nos futurs déplacements.

Jeannine habitait une jolie maison avec jardin, rue Florac, dans le quartier du Prado. Elle nous accueillit avec beaucoup de gentillesse et de simplicité ; alors que nous ne nous étions jamais vues auparavant, au bout d'un quart d'heure nous bavardions comme de vieilles connaissances.

Dans la soirée, il y eut un grand va-et-vient de voisins et d'amis venant souhaiter un bon Noël à Jeannine, lui apportant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

France ».

Lorsqu'elle quitta madame Gayral, elle lui dit « avoir goûté le calme le plus reposant, la tranquillité et la paix les plus réconfortantes qu'elle ait trouvées durant sa vie de résistante ».

J'ai vu que maman était très heureuse de reprendre le travail auprès d'Henri, et celui-ci partageait ce sentiment, car ainsi qu'il l'a écrit, son aide, son intelligence, son sens critique lui manquaient.

Je ne pouvais habiter chez les Gouze faute de place, mais je m'y rendais tous les deux jours. Maman avait insisté là-dessus, craignant qu'un aller et retour quotidien à bicyclette ne me fatigue trop. Il est vrai qu'il y avait une cinquantaine de kilomètres aller-retour. Lorsque Jo trouvait de l'essence, il m'emmenait à moto à Cluny, mais c'était rare. Maman était contente de faire plus ample connaissance avec lui, puisque nous avions décidé de nous marier après la guerre. Elle n'y était pas opposée, néanmoins elle m'avait quand même mise en garde :

« Tu es bien jeune, ma fille, et un mariage trop hâtif risque de ne pas durer. Enfin, tu feras ce que tu voudras... »

Elle m'avait demandé l'adresse de madame Arcelin, afin de la remercier de m'avoir hébergée.

Comme elle voulait aussi faire la connaissance des sœurs de Jo, dont je lui parlais beaucoup, et les remercier de s'occuper si bien de moi, nous nous sommes arrangées pour qu'elle passe une journée à la Roche-Vineuse. Ce fut une réussite. Mes amies firent des prodiges à la cuisine « pour faire bonne impression à ta mère, et lui faire oublier les mauvais moments ». Maman fut vraiment impressionnée par leurs talents, et se régala d'un déjeuner de pâtés, tourtes aux légumes, fromages du pays et d'une tarte aux pommes meilleure que celle du pâtissier ! Le tout arrosé par les meilleures bouteilles de la propriété ! Ce repas à

l'ambiance très chaleureuse fut suivi d'une promenade aux alentours de la maison, maman voulant tout voir, vergers, vignobles, jardin potager. Son amour pour la campagne, pour les plantations et les jardins, s'était accru depuis son séjour en prison. Elle donnait l'impression d'être rassurée de voir la nature inchangée, au milieu des bouleversements de la guerre. La vie était la plus forte ! Du reste, elle m'avait dit à plusieurs reprises :

« Après la guerre, j'aimerais vendre la Farigoulette parce que c'est une propriété de luxe et que l'on ne peut pas y faire pousser grand-chose. Ce serait bien plus intéressant d'avoir une campagne dans l'arrière-pays, avec de la bonne terre et un puits. »

Maman se déclara enchantée de sa journée, ne tarissant pas d'éloges sur les talents culinaires et la gentillesse de mes amies.

Pendant les six semaines où j'ai pu voir ma mère, elle s'est arrangée, à chacune de mes visites, pour que nous puissions passer une ou deux heures ensemble, sans témoin. Je ne sais pas si elle pressentait sa fin proche, mais elle m'a beaucoup parlé, davantage en amie qu'en mère, et j'ai vraiment appris à la connaître.

Si je survis à cette guerre, tu verras, nous ferons beaucoup de choses amusantes et intéressantes. Je te dois bien ça. Je t'ai entraînée dans une vie très difficile pour une fille de ton âge. La paix revenue, je louerai deux petits appartements sur le même palier, un pour toi, un pour moi. Cela nous évitera de nous disputer, et puis, tu devras être indépendante.

Une autre fois, elle me dit :

J'ai bien réfléchi. La guerre terminée, nous irons faire un grand voyage en roulotte à travers l'Europe. Et pas avec une roulotte tirée par une automobile, surtout pas, mais tirée par un cheval, comme chez les gitans. Tu comprends, au pas tranquille d'un cheval, nous profiterons de tout : de la beauté des paysages, des bonnes odeurs de la campagne, des gens...

Je suis certaine que si maman avait vécu, nous serions parties en roulotte, et je l'ai souvent imaginé... J'aurais pu partir avec quelqu'un d'autre, mais je ne l'ai jamais voulu, c'eût été en quelque sorte la trahir. Du reste, je me serais beaucoup plus amusée avec elle, qui était la joie de vivre et n'avait peur de rien.

Je dois reconnaître que bien qu'ayant rencontré beaucoup de gens intéressants dans ma vie, j'en ai rencontré très peu dotés d'autant d'originalité que ma mère. Sur ce plan-là, elle m'a énormément manqué, et me manque encore aujourd'hui, vu la banalité de notre société dont la pensée est dirigée par les médias.

Je me rappelle aussi qu'elle voulait absolument que nous allions à la garden-party de la reine d'Angleterre, afin que je lui sois présentée ! Elle m'en parlait souvent !

Elle voulait aussi rencontrer Winston Churchill. « C'est un sacré type », disait-elle !

Je me souviens également que maman avait eu l'agréable surprise de retrouver Claude Bourdet installé à quelques pas de chez les Gouze. Fils de l'auteur dramatique Édouard Bourdet, il était entré à Combat au printemps 1941. Chrétien convaincu et néanmoins homme de gauche, il s'était engagé bien avant la guerre dans la lutte antinazie. Maman aimait à s'entretenir avec lui de littérature et de politique. Il était devenu membre du comité directeur de Combat, et ses analyses politiques furent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voyageurs, et très inconfortable. Nous avons encore été contrôlés, cette fois par des policiers allemands en civil, beaucoup plus redoutables que les militaires. Lorsqu'ils prirent ma carte d'identité, ils la regardèrent longuement, la retournant dans tous les sens, marmonnant entre eux, et moi, je crevais de peur. Le pire c'est que je me disais que cela devait se voir sur ma figure, mais je n'y pouvais rien. Par chance, j'étais assise ; mes jambes étaient devenues tellement molles que si j'avais dû me lever, je crois bien que je serais tombée. Ils finirent par me rendre ma carte, tout en me regardant d'un œil soupçonneux. Mon Dieu, que j'étais mal ! Le comble, c'est qu'ils ont à peine regardé les papiers de Pierre ! Naturellement, ni lui ni moi n'avons fait de commentaires, vu le monde qui nous entourait. Du reste, nous ne parlions guère, n'ayant toujours pas grand-chose à nous dire. Il m'a avoué, bien des années après, qu'il m'aurait volontiers conté fleurette, si je n'avais pas été la fille de Berty !

Arrivés à Annemasse, à la sortie de la gare, nouveau contrôle, mais j'ai eu moins peur, sachant désormais que ma carte, pour fausse qu'elle fût, avait l'air vraie !

Nous avons pris un autobus pour la banlieue d'Annemasse et nous nous sommes rendus dans un café où nous avons rendez-vous avec le passeur. C'était un grand gaillard d'une trentaine d'années, le visage sévère, auquel s'ajoutait un regard distant. Pierre me remit rapidement entre ses mains, nous souhaita bonne route et disparut.

Je me retrouvai seule avec cet inconnu, pour une longue marche.

Il faisait un temps de chien, une pluie battante. Après avoir quitté la ville, nous avons pris des chemins de campagne. Le passeur était en canadienne, mais moi, je n'avais qu'une petite veste légère, et en un rien de temps, je fus trempée jusqu'aux os.

De surcroît, cet homme marchait à grandes enjambées et je n'arrivais pas à le suivre, surtout lorsque nous traversions des champs. Je perdais mes chaussures, qui n'étaient que des semelles de bois tenant en place par des rubans ! Mon guide n'était pas du genre causant – lorsqu'il ouvrait la bouche c'était pour me dire d'un ton sec d'aller plus vite –, mais lorsque pour la cinquième fois mes semelles restèrent collées dans la boue, il s'écria :

« Ce n'est pas avec des engins pareils que vous pourrez faire la route. On ne vous a pas dit que vous auriez beaucoup à marcher ? »

Malheureusement non, « on » ne me l'avait pas dit. Et quand bien même l'aurait-on fait, cela n'aurait servi à rien, pour l'excellente raison que je ne possédais que ces « engins » méprisables !

Voyant l'exaspération du passeur s'accroître, j'ai compris que la seule solution serait que je marche pieds nus, plutôt qu'avec ces semelles de bois. Je les ai donc abandonnées au bord du chemin, ce qui m'a permis d'avancer bien plus vite. Mon guide n'a pas fait de remarques, marchant toujours à grandes enjambées, les pieds bien au chaud dans de superbes brodequins en cuir, sans doute achetés en Suisse !

Nous étions entrés dans la forêt, la nuit était tombée, je n'y voyais pratiquement rien, la pluie tombait à verse, et la distance entre le passeur et moi s'allongeait de plus en plus...

Finalement, il s'arrêta afin que je puisse le rejoindre et se radoucît à ma vue, constatant que j'étais transformée en statue de la désolation ! Afin de m'encourager, il me dit que nous étions presque arrivés, eut la bonté de ralentir le pas, et de m'éclairer de sa torche. En réalité, nous avons encore marché pendant près de deux heures avant de nous arrêter dans une clairière. Il s'approcha de moi, un doigt sur les lèvres, et me

chuchota à l'oreille que je devais rester là sans bouger pendant qu'il irait inspecter les environs, une patrouille allemande pouvant se trouver dans les parages.

Pendant qu'il faisait sa tournée, je suis restée immobile, dégoulinante de la tête aux pieds, scrutant les alentours, tendant l'oreille, la peur au ventre, craignant de voir surgir des soldats en vert-de-gris. Je sursautais au moindre bruit, mais ce que j'entendais, c'était la violence de la pluie, les craquements de branches d'arbres. Tous les sons se mélangeaient, je croyais entendre marcher, et bien entendu, dans le noir, je ne voyais rien ! J'avais la sensation d'être totalement seule et sans défense.

Lorsque le passeur est revenu, j'ai été très soulagée, l'idée m'étant passée par la tête qu'il m'avait peut-être abandonnée... Il me fit signe d'avancer et au bout de cinq minutes, nous étions à la frontière, qui se signalait par d'épais fils de fer barbelés de deux mètres de haut traversant la forêt.

J'étais déroutée parce que tout était pareil, côté suisse comme côté français : la terre détrempée, les arbres ruisselant de pluie... Je ne sais pas ce que j'avais espéré, mais j'étais déçue ! Pourtant, il y avait une grande différence : d'un côté, la France occupée, la Gestapo, la police de Vichy, les privations, les humiliations ; de l'autre, la Suisse, pays libre. Mais comme cela ne se voyait pas, je n'en avais que confusément conscience.

Il n'était pas question de sauter par-dessus les barbelés, mais le passeur me montra une ouverture. Avant de nous y glisser, il sortit de sa poche une pince coupante et fit sauter quelques morceaux de fil de fer qui risquaient de nous arracher la peau. Ensuite, nous sommes passés sans trop de difficulté. Après quelques minutes de marche, se profila un chalet aux vitres éclairées. Mon guide s'arrêta et m'informa qu'il n'irait pas plus loin, parce qu'il avait encore un autre passage à faire cette nuit-là.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'argent aplanissait toutes les difficultés, ce n'était pas nouveau mais j'en prenais vraiment conscience pour la première fois !

Au bout de cinq semaines, j'ai été libérée, mais cela ne m'a pas fait autant plaisir que je me l'imaginais. Je me suis rendu compte que j'allais quitter ce camp, où je m'étais fait quelques amis avec lesquels j'étais en communion d'idées, pour retourner dans la maison de ces cousins qui n'avaient pour moi ni affection ni compréhension.

J'ai fait mes adieux à tout le monde, et embrassé les enfants. Dans ce lieu de disputes incessantes, ils jouaient, chantaient et dansaient ensemble, mélangeant joyeusement yiddish, polonais, allemand, français. Ils se moquaient éperdument de leurs différences, étant encore à l'âge où les adultes n'avaient pas réussi à élever des barrières entre eux au nom d'idées reçues, d'idéologies mal comprises.

Un soldat devait m'accompagner chez mon oncle, mais auparavant j'ai dû aller au service de comptabilité du camp, où m'a été réclamé le prix de pension de mon séjour ! N'ayant pas un centime en poche, je fus emmenée au consulat des Pays-Bas. On y régla à ma place une facture identique à ce que m'aurait coûté une pension de famille de bon niveau !

Le consul m'informa qu'il s'était mis en rapport avec mon père qui se portait garant du remboursement après la guerre de la pension mensuelle que me verserait le consulat durant mon séjour à Genève. J'étais donc en règle avec les autorités ! Cela m'a aussi permis de savoir que papa se portait bien.

En arrivant chez mes cousins, je fus très déçue de n'avoir aucune lettre de maman. Le courrier passant normalement entre la Suisse et la France, j'ai senti que c'était de mauvais augure, parce qu'elle avait promis de m'écrire, et elle tenait toujours ses promesses.

J'avais fait la connaissance de Philippe Monod, responsable de la délégation de Combat en Suisse. Il me téléphonait tous les jours pour me dire qu'il n'avait aucune nouvelle de ma mère, ce qui me semblait bizarre. Grâce à nos agents, il ne devait pas être très compliqué de savoir si elle était encore à Cluny. Il y avait déjà six semaines que j'étais arrivée à Genève, alors que se passait-il ?

Philippe, chargé de veiller sur moi, m'emmenait une fois par semaine déjeuner dans un bon restaurant. Début juillet, il vint me chercher, mais son visage était sombre. À peine installé à table, il me dit :

« Ma pauvre Mireille, j'ai de mauvaises nouvelles : votre mère vient d'être arrêtée à Mâcon par les Allemands. Je ne sais rien de plus. »

Ce n'était pas vraiment une surprise, je m'attendais à quelque chose comme ça.

La semaine suivante, lors de notre déjeuner, il me dit ne rien savoir de plus ; mais à voir sa tête, j'étais persuadée du contraire.

Depuis qu'il m'avait annoncé l'arrestation de maman par les Allemands, je n'avais plus grand espoir...

Il y avait quinze jours que je vivais dans l'inquiétude, lorsque, un matin, mon oncle me dit avoir reçu un coup de téléphone de Philippe annonçant sa visite imminente, et demandant que la famille soit réunie lors de sa venue. Comme c'était tout à fait inhabituel, j'ai su qu'il avait quelque chose de grave à me dire, et ne voulait pas que je sois seule à l'entendre...

Lorsqu'il est arrivé, il était tellement pâle et avait l'air si malheureux, que j'ai su que maman n'était plus, avant même qu'il me prenne dans ses bras pour me le dire, avec des mots entrecoupés par les larmes...

J'étais préparée à cette nouvelle : « Je sais que je vais

mourir, je ne verrai pas la victoire », m'avait dit maman lors de notre dernière soirée passée ensemble. Néanmoins, mes jambes devinrent molles, et je n'ai le souvenir de rien d'autre, jusqu'au moment où j'ai émergé, réalisant que j'étais assise dans un fauteuil et que mon oncle me faisait avaler un verre de cognac...

Philippe est parti sans que je m'en rende compte. Complètement assommée, j'ai vu ma tante assise en face de moi, le visage consterné par cette nouvelle qui dépassait son entendement. Mon oncle tournait en rond, l'air soucieux, puis s'arrêtant devant moi, il me dit :

« Que veux-tu, si ta mère n'avait pas fait de politique, une chose pareille ne lui serait pas arrivée... Et maintenant, te voilà seule. »

Je n'ai rien répondu, parce qu'en entendant cette étrange oraison funèbre, je me suis dit que oui, maintenant j'étais seule...

Je n'ai même pas essayé de faire comprendre à cet homme vivant dans le confort d'un pays aseptisé ce qui avait motivé maman et tous ceux qui étaient entrés en résistance. La guerre, le nazisme, l'Occupation n'étaient pas son problème.

Je n'avais plus qu'une envie, retourner en France, rejoindre les camarades de Combat, me battre. Mais Philippe ne l'entendait pas de cette oreille et me démontra les dangers que je leur ferais courir, car non seulement je serais arrêtée, mais d'autres suivraient le même chemin. Je me rendis à ses raisons, mais pas de gaieté de cœur.

Je ne voulais plus habiter chez ces cousins avec lesquels je n'avais rien de commun. Ce n'était ni de leur faute ni de la mienne, mais le monde d'où je sortais n'était pas compatible avec le leur. Que pouvaient-ils comprendre de la vie des résistants dans un pays occupé par les nazis, alors qu'ils vivaient en paix ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suis couverte d'excréments, sur les bras, les jambes, les vêtements, et ça pue... Le soir au grenier, pour enlever toute cette merde de ma peau, c'est un véritable supplice ! Je rêve d'une bonne douche à l'eau courante bien chaude. Je peux toujours rêver !

Par comparaison, je trouve que nos domestiques avaient eu bien de la chance. Maman les traitait avec respect, elles avaient de l'eau courante dans leurs chambres, et prenaient autant de bains qu'elles voulaient dans *notre* salle de bains ; ce qui faisait dire aux autres locataires de l'immeuble que ma mère gâchait le métier !

Ici, on ne gâche pas le métier, une *Dienstmädchen* est une *Dienstmädchen*, traitée en tant que telle. Pas une heure de repos dans la journée, sauf aux heures de repas, et encore. Quand j'ai fini de servir toute la famille, je peux m'asseoir en bout de table pour manger en vitesse ce à quoi j'ai droit : légumes, pommes de terre ou riz. Tout ce qui est viande ou volailles m'est interdit, sauf le dimanche, où je suis aussi autorisée à ne pas travailler l'après-midi. Je pourrais en profiter pour me promener un peu dans le village, mais je suis tellement crevée que je vais dormir dans le grenier.

C'est cocasse. *La petite demoiselle* élevée dans l'aisance bourgeoise se retrouve bonne à tout faire chez des paysans moyenâgeux, dans le fin fond de la campagne suisse allemande ! J'imagine la tête de ma gouvernante, qui refusait de manger avec les domestiques, si elle m'avait vue dans cette situation ! Qui sait si elle n'en aurait pas éprouvé un certain plaisir ?

Mes « patrons » sont des gens très pieux. Quand sonne l'angélus, ils arrêtent toute activité et prient à genoux dans la maison, ou dans les champs. Je les sens sincères. Ils ne sont pas méchants, seulement ignorants de ce qui se passe hors des limites de leur canton. Ils s'abrutissent au travail, et considèrent

que je suis là pour faire la même chose, d'autant plus que je suis leur bonne.

La fermière réalise cependant que je ne suis pas comme les jeunes filles qu'on lui envoie d'habitude, solides, bien en chair et rompues aux durs travaux.

Un jour, après le déjeuner, alors que son mari est reparti aux champs et les enfants à l'école, elle me fait asseoir, m'offre une tasse de café (haute faveur), et m'interroge :

« Je vois bien que vous n'êtes pas habituée à ce travail. Pourquoi vous a-t-on envoyée ici, que faisiez-vous avant ? »

Je tente de lui expliquer la guerre, la Résistance, les réfugiés, dans mon allemand souvent approximatif. Le sien n'est guère meilleur, et en réalité, ce qu'elle ne comprend pas, c'est la guerre ! Elle en a vaguement entendu parler, mais ce n'est pas l'affaire des Suisses. Elle ne sait pas où sont situées la France et l'Allemagne, encore moins ce qu'est le nazisme. C'est un dialogue de sourdes, nous perdons notre temps ! Elle secoue la tête, dit que la guerre est une mauvaise chose, mais qu'elle aurait préféré qu'on lui envoie une bonne plus compétente. J'abonde dans son sens ! Elle conclut qu'il est trop tard pour demander mon remplacement et qu'elle se contentera de moi ! Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'était pas enchantée, mon rendement n'étant pas suffisant. Je voudrais bien lui faire plaisir, après tout ce n'est pas de sa faute si je suis là. Mon inaptitude tient à ce que je n'ai pas de gros bras, ni la force physique nécessaire au travail rural.

Je suis de plus en plus fatiguée. Dormir sur la paille ne me vaut rien. On a beau la remuer pour l'aérer, elle fermente.

Plus les jours passent, plus j'ai mal au ventre, et tous les quarts d'heure, j'ai besoin de faire pipi. Un soir, je n'y tiens plus, et arrivée au cantonnement, je m'effondre sur la paillasse, sans me laver. La cheftaine, qui a l'œil à tout, me dit d'un ton

acide :

« Fatiguée, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas l'habitude, c'est du vrai travail que l'on fait ici. »

Je suis tellement crevée que je n'ai plus d'amour-propre. Je réponds à cette vache qu'en effet, je suis très fatiguée, que j'ai sûrement une forte température et que je veux voir un médecin. Elle ricane, mais va quand même chercher le thermomètre. J'ai 39,5°. Devant la preuve qu'il y a effectivement quelque chose qui ne va pas, le lendemain matin, au lieu de m'envoyer au travail, elle m'emmène chez le médecin. Il ne parle pas plus le français que les autres, mon allemand médical est nul, néanmoins il décrète que je ne suis plus apte à travailler, que j'ai probablement une crise d'appendicite, et qu'il faut me renvoyer à Genève.

Du coup, la cheftaine qui ne veut pas d'ennuis m'installe à l'auberge du pays. J'ai une chambre, un lit, de l'eau courante : un vrai paradis ! Il a fallu presque une semaine pour que l'administration fasse les papiers nécessaires à mon retour. J'en ai profité pour dormir tout mon saoul.

De retour à Genève, mon médecin diagnostique une crise aiguë de cystite, mais pas d'appendicite. Il me prescrit quelques médicaments et beaucoup de repos, ce qui me convient tout à fait !

Une fois guérie, j'ai commencé à trouver le temps long. Je me sentais éloignée de ce qui se passait en France, des camarades de la Résistance. Par Philippe, je savais qu'il y avait eu énormément d'arrestations, et que la lutte devenait de plus en plus dangereuse.

J'avais beaucoup de mal à m'adapter à l'atmosphère de temps de paix de la Suisse, qui me donnait l'impression de ne pas être à ma place. Pour les Helvètes, la guerre était ailleurs, et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'étais allée au temple, mais les sermons m'agaçaient, n'étant pas appropriés à ce que je vivais. Le pasteur pouvait toujours dire que Dieu nous aimait, c'était pour moi lettre morte.

Les mois passaient sans événements majeurs. J'avais acheté une carte d'Europe pour suivre le recul des troupes allemandes sur le front russe. Les journaux suisses n'étant pas censurés, nous pouvions nous réjouir des défaites nazies, ce qui ne devait pas être le cas en France où la presse était soumise à Vichy. Du reste la censure existait déjà avant l'armistice : alors que nous étions en pleine débâcle, je me souviens d'articles dans divers quotidiens, parlant d'un « front élastique » et d'une retraite « sur des positions préparées à l'avance » !

Dès fin 1943, nous savions que les Alliés gagneraient la guerre, ce n'était qu'une question de temps. Ce qui me confortait dans cette idée, c'est que les Suisses supportaient mieux les réfugiés, nous n'entendions presque plus de réflexions désagréables. Même au commissariat de police où je devais pointer toutes les semaines, l'atmosphère s'était radoucie !

Les stratèges de salon ne parlaient plus que du débarquement, dans les réceptions genevoises ! Et nous, les réfugiés, ne pensions qu'à cela. Et puis, ce fut le miracle !

Le matin du 6 juin 1944, comme à l'accoutumée, je suis allée à ma fenêtre pour saluer mon amie Gervaise. Déjà sur son balcon, elle m'attendait en chemise de nuit, ses longs cheveux au vent ! Dès qu'elle me vit apparaître, elle hurla : « Ils ont débarqué ! » Je n'ai pas compris tout de suite. J'avais comme un brouillard dans le cerveau. Je ne pouvais ni bouger, ni parler, ni penser, tout était blanc. Je voyais Gervaise sauter sur place, agiter ses bras, et lentement j'ai émergé, et je lui ai crié à travers la rue la question la plus stupide qui soit :

– Ils ont débarqué ? Qui ça ?

La réponse fusa :

– Mais les Anglais, voyons, les Anglais, en Normandie !

À voix basse, j'ai répété : « Les Anglais ont débarqué en Normandie, les Anglais ont débarqué en Normandie, les Anglais ont dé... » Merde, mais c'est le débarquement !

L'excitation m'a gagnée, je criais des « Hourrah ! Hourrah ! Les Anglais ont débarqué ! » et de son côté Gervaise en faisait autant, si bien que des passants levèrent le nez, secouèrent la tête, l'air de dire : « Qu'est-ce que c'est que ces folles ? »

Ma logeuse était entrée dans ma chambre sans que je l'entende :

– Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit, ma petite ?

Je n'étais pas étonnée de sa présence, persuadée qu'elle était aussi heureuse que moi, et sans aucune retenue, je l'ai embrassée avec force à plusieurs reprises ! Elle m'a repoussée en disant :

– Mais arrêtez enfin, vous allez me faire tomber ! (Cela n'a pas suffi à refroidir mon enthousiasme) :

– Mais, madame, c'est le débarquement, vous comprenez, les Anglais ont débarqué, la guerre sera bientôt finie, les Boches sont foutus !

Très calme, elle répondit :

– Je comprends que vous soyez heureuse, mais cessez de vous agiter, que vont penser les voisins ?

– Si les voisins ne sont pas contents, je m'en fous ! Le débarquement, c'est cela qui compte !

Elle quitta ma chambre, outrée par mon langage si peu convenable pour une jeune fille ! La pauvre ! Si elle savait tout ce que j'avais vécu « qui n'était pas convenable pour une jeune fille » ! Enfin, elle était vieille, malade, citoyenne helvétique, autant de raisons, surtout la dernière, pour qu'elle ne se sente pas concernée.

Je me suis habillée en quatrième vitesse pour filer chez Gervaise écouter la radio. J'étais tellement énervée que je n'arrivais pas à boutonner mon chemisier !

Arrivée chez mon amie, je me suis jetée dans ses bras, et nous avons pleuré, nous avons ri, nous avons dansé, tellement nous étions heureuses de cet événement que nous attendions depuis si longtemps...

À partir de là, plus rien d'autre n'a compté. J'écoutais les nouvelles à la radio dix fois par jour, lisais le plus grand nombre de journaux susceptibles de donner des informations détaillées sur l'avance des Alliés, et n'avais qu'une envie : rentrer en France.

Deux garçons qui prenaient comme moi leurs repas chez Philippe et Colette voulaient rejoindre les F.F.L. au plus vite, et préparaient déjà leur départ. Je leur ai demandé de m'emmener avec eux. Ils ont d'abord refusé, trouvant que c'était une trop lourde responsabilité, mais j'ai tellement insisté qu'ils ont fini par accepter.

Pour sortir de Suisse, l'autorisation de la police était obligatoire et pour rentrer en France, il fallait des visas. Tout cela voulait dire des démarches longues et difficiles, qui pouvaient ne pas aboutir. Ne voulant pas prendre ce risque, nous avons opté pour la clandestinité. Nous l'avons fait à l'aller, dans des conditions bien plus dangereuses, il n'y avait donc pas de raisons de ne pas faire de même pour le retour ! Bien que très pressés de partir, comme nous étions tous étudiants, nous avons pris la décision de passer nos examens de fin d'année. J'ai été admise à poursuivre mes études à Jean-Jacques Rousseau, pour l'obtention du certificat, mais j'avais trop envie de retourner en France pour envisager une année de plus en Suisse.

Il nous a fallu un certain temps pour nous organiser, trouver

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

verte d'étranger, comportant tellement de volets qu'elle se déroulait presque jusqu'au sol ! Je n'exagère rien, du reste je l'ai gardée en souvenir !

Un jour, mon patron le colonel fut renvoyé en Amérique. Il avait commis l'erreur d'assister, avec quelques-uns de ses officiers, à une séance de films pornos, chose interdite par le règlement militaire. Ils furent pris en flagrant délit par la Military Police, et, comme on ne plaisantait pas avec la morale, les jeunes officiers furent envoyés au front, et le colonel aux USA. J'ai regretté son départ. Cet homme, qui avait de grandes qualités humaines, ne méritait pas cette humiliation, provoquée par un puritanisme exacerbé. Il faut bien dire que les choses n'ont pas beaucoup changé depuis !

Il fut remplacé par un autre colonel, au visage en lame de couteau, très pète-sec, rabrouant tout le monde pour un oui ou un non. Cela ne me plut pas du tout. Terriblement content de lui, il n'arrêtait pas de m'engueuler, au point que je faisais des bêtises exprès pour l'ennuyer ! Son prédécesseur m'aurait fait passer à travers le trou d'une serrure, parce qu'il était bon, pas bête et respectueux de tous.

Finalement, comme j'avais envie de monter sur Paris pour aller à Londres ensuite, j'ai pris la décision de donner ma démission. Ne faisant pas partie de l'armée américaine, j'étais libre de partir à ma guise. Ce colonel arrogant s'attendait à tout sauf à mon départ, et lorsque je lui annonçai mes intentions, il le prit de très haut. « Savez-vous, mademoiselle, qu'il y a une guerre à gagner ? me dit-il, vous n'avez pas le droit de partir ! » C'était la meilleure, celle-là ! Je lui répondis, aussi sec, que lorsque les Américains n'avaient pas la moindre intention d'entrer en guerre, nous étions déjà à la manœuvre, dans des conditions dont il n'avait même pas idée, et que je n'avais pas

de leçons à recevoir de lui, tout gradé qu'il soit ! J'ai cru qu'il allait s'étrangler ! Ce furent là nos adieux. Je passai à la comptabilité prendre l'argent qui m'était dû et, quarante-huit heures plus tard, j'étais à Paris.

Malgré cette altercation, j'ai gardé des Américains un bon souvenir, et je ne supporte pas que l'on en dise du mal, même aujourd'hui. Ils ont grandement aidé à notre libération, nombre d'entre eux sont tombés sur notre sol, et il est de notre devoir de ne pas l'oublier.

Tant que j'étais à Marseille, d'une certaine façon, je participais à la guerre, non plus comme résistante, mais en travaillant aux côtés de nos alliés américains. J'avais l'impression d'être utile. J'attendais la victoire, l'écrasement de l'Allemagne nazie et des collaborateurs français, qui laisseraient enfin la place à une vie décente dans un monde nouveau... J'avais vingt ans et encore des illusions !

À Paris, n'ayant pas de logement, j'habitais chez les uns ou les autres de mes amis, selon leurs possibilités, et je ne cherchais pas à travailler puisque je voulais rejoindre mon père. En réalité, je ne savais plus très bien où j'en étais. Il y avait dans ma tête la sensation confuse que je devais absolument retrouver quelque chose ou quelqu'un, mais quoi, mais qui ? Je tournais en rond, allais voir des gens qui ne m'intéressaient pas vraiment. Je me sentais très seule, vidée, et je ne voulais en parler à personne, parce que cela n'avait pas de sens. Et puis, un jour, je suis retournée rue de l'Université, et c'est là que j'ai compris que ce que je recherchais c'était maman... Mon enfance et mon adolescence se sont envolées, transformées en souvenirs, m'obligeant à entrer dans l'âge adulte.

Ayant retrouvé mes esprits, j'ai commencé les démarches nécessaires à mon départ pour Londres. Nous étions en mars

1945, et la guerre n'étant pas terminée, il n'y avait toujours pas de transports ferroviaires et maritimes pour se rendre en Angleterre. Je ne pouvais donc y aller qu'en avion militaire, strictement réservé aux membres de l'armée. Grâce à des camarades de Combat, j'ai néanmoins obtenu les autorisations nécessaires.

Mais ce n'était qu'un début : je ne pouvais pas bouger sans avoir un visa d'entrée en Grande-Bretagne, et un visa de sortie de France.

Chez les Anglais, ce fut assez facile. J'avais obtenu, grâce à un ami, un rendez-vous avec l'ambassadeur. Je fus introduite dans un salon où se tenait sa femme, Lady Duff Cooper, dont l'originalité faisait jaser tout Paris. Après m'avoir saluée, elle fit avertir son mari de ma présence, et retourna à ses occupations. Dans un coin de la pièce, il y avait un petit établi de cordonnier, et elle était en train de montrer à une gradée de l'armée américaine comment fabriquer des souliers à semelles de bois ! J'étais fascinée : qui pouvait avoir envie de porter ces instruments de torture qui déformaient les pieds ? Eh bien, tout simplement celles qui n'y avaient pas été obligées mais qui voulaient être à la mode, les chaussures en cuir n'étant pas encore revenues sur le marché !

J'avais essayé de faire un effort vestimentaire pour me présenter à l'ambassade, mais je n'avais qu'un tailleur noir, tellement usé qu'il avait pris une curieuse couleur verdâtre ! Aux pieds, des chaussures à semelles compensées hautes de dix centimètres, supposées être très chic, rendaient ma démarche inélégante et douloureuse ! J'arborais un très beau turban en soie bleu pâle, *the latest fashion* ! Madame Duff Cooper ne tarda pas à s'en apercevoir, elle voulut l'essayer, puis l'enfila sur la tête de l'Américaine et me demanda l'adresse de ma modiste ! Sur ces entrefaites, l'ambassadeur vint me chercher, m'emmena

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

militaire, comme oubliés, cela me paraissait inacceptable.

Aux environs de 1956, la municipalité de Sainte-Maxime avait projeté la construction d'un monument pour y inhumer Bert y Albrecht, si la famille donnait son accord. Nous n'y avons pas été opposés, bien au contraire. Mais avant d'entreprendre les démarches nécessaires au transfert de son cercueil, j'ai jugé préférable d'entretenir le général de Gaulle de ce projet. Il m'a reçue dans son bureau de la rue de Solférino, et j'avoue avoir été très impressionnée. Assis droit comme un i derrière son bureau, sans le moindre sourire, il m'a dit :

« Madame, je vous écoute ! »

Alors j'ai parlé, en essayant d'être aussi claire que possible, ce qui n'a pas été facile, parce qu'il ne faisait rien pour me mettre à l'aise ! Néanmoins il m'a écoutée avec attention, a reconnu que nos morts avaient droit à une sépulture convenable, mais m'a demandé encore un peu de patience. Il m'a promis d'en discuter à la prochaine réunion des médaillés de la Résistance, et qu'il ferait tout son possible pour que le Mémorial voie le jour.

Le général de Gaulle a tenu sa promesse. Dès sa réélection en 1958, c'est le premier dossier dont il s'est occupé, et je me suis souvent demandé ce qui serait arrivé s'il n'était pas revenu au pouvoir...

Le 17 juin 1960, au cours d'une émouvante cérémonie nocturne, furent transférés dans la crypte du Mémorial de la France combattante les corps déposés quinze ans auparavant dans la casemate du fort militaire du mont Valérien.

Depuis cette date a lieu tous les ans, devant le Mémorial, le 18 juin, une cérémonie commémorant l'appel du général de Gaulle. Tant qu'il était encore en vie, cela se passait ainsi : le général arrivait, debout dans une jeep, en descendait, serrait la main de tous les Compagnons de la Libération et de leurs

familles, puis, prononçait quelques paroles très simples suivies de la sonnerie aux morts. C'était court, mais intense, nous faisons partie d'une même famille, celle des combattants de la France libre, civils et militaires confondus.

Depuis le décès du général de Gaulle, cette cérémonie est devenue beaucoup plus officielle, rassemblant le président de la République, tout son gouvernement, les représentants des corps constitués. Pour ma part, je n'y retrouve pas la même émotion.

Le Mémorial de la France combattante est un très beau monument, dont la sobriété fait la grandeur. La crypte est interdite au public, pour la visiter il faut en faire la demande à la direction interdépartementale des anciens combattants et victimes de guerre. Je trouve cela regrettable. Je comprends que l'on veuille maintenir ce lieu en bon état, néanmoins il devrait être accessible à tous au moins le samedi et le dimanche, en faisant passer les visiteurs par groupes de dix. Il ne pourrait venir à l'esprit de personne, à moins d'être mentalement dérangé, de se livrer à une dégradation quelconque.

Les seize cercueils recouverts du drapeau tricolore qui rayonnent autour de la crypte, l'urne contenant des cendres recueillies dans les camps de déportation ne peuvent qu'inciter au respect et à l'émotion. Un des cercueils est vide, il est réservé au dernier Compagnon de la Libération.

Dans le parc autour du Mémorial, il y a la chapelle, dont on peut encore lire sur les murs les messages gravés par les condamnés, avant d'être fusillés dans la clairière voisine qui conserve la mémoire de tous ceux qui y tombèrent. Parmi eux, Estienne d'Orves, Gabriel Péri, cinq élèves du lycée Buffon, Manouchian...

L'accès au mont Valérien est compliqué pour qui n'a pas de voiture ; il y a peu ou pas d'indications, et l'on ne trouve aucune

information ni dans le plan de Paris, ni dans celui de la banlieue !

Je suppose que presque tous les habitants de la région parisienne connaissent la tombe du Soldat inconnu à l'Arc de Triomphe. Combien connaissent le Mémorial du mont Valérien ? Combien savent même qu'il existe ? S'il est vrai, comme l'a dit le général de Gaulle, que les morts inhumés au mont Valérien veilleront pour toujours sur la capitale, ne serait-il pas essentiel de leur rendre hommage, de faire comprendre le véritable sens de leur sacrifice ? C'est cela la mémoire. Nous ne pouvons plus la cantonner à quelques cérémonies officielles, car elle appartient à tous, et en premier lieu à nos enfants. Ceux qui ont eu la chance, grâce à des professeurs d'histoire éclairés, de faire la visite du Mémorial ne l'oublieront jamais. Parce qu'on ne leur a pas fait l'apologie de la guerre, mais fait comprendre ce que veut dire le dépassement de soi.

Au début du mois de mai 1950 eut lieu le deuxième procès Hardy. Le samedi 6, j'avais rendez-vous avec quelques amis dans un café de Saint-Germain-des-Prés. En arrivant, je leur ai trouvé des visages consternés, et l'un d'eux me tendit *France-Soir* :

– Regarde ça, me dit-il.

Je n'en ai pas cru mes yeux : sur la une était imprimé en gros caractères :

« Mme DELETRAZ (témoin n° 1 contre Hardy) AVOUE : elle a livré la grande patriote Bertie Albrecht – elle renseignait la Gestapo. » Je ne comprenais absolument pas ce que venait faire cette femme dans l'arrestation de maman. Je croyais que c'était un de nos agents de liaison, Lunel, qui l'avait dénoncée. Arrêté par la Gestapo, il avait été libéré sous condition de continuer à travailler pour Combat, afin de renseigner les Allemands.

À l'intérieur du journal il y avait des détails : madame

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tout cela ne m'apprenait rien de nouveau, j'avais au contraire l'impression de nager en pleine confusion.

À force d'y réfléchir, je me suis souvenue du procès Hardy, et de madame Deletraz. Je me suis dit que s'il y avait une personne susceptible de me dire comment s'était passée l'arrestation de maman, c'était elle. Grâce à un ami, j'ai pu avoir son adresse et son numéro de téléphone à Annemasse. Je l'ai appelée, pour lui dire que j'avais l'intention d'aller la voir le lendemain : il y eut un silence, j'ai entendu « Oh ! », après quoi elle m'a dit qu'elle serait très contente de me recevoir !

J'ai demandé à l'ami qui m'avait donné ses coordonnées, et n'était pas en âge d'avoir été résistant mais se passionnait pour cette époque, de bien vouloir m'accompagner. Je ne voulais pas être seule pour rencontrer cette femme. D'une part, je n'étais pas sûre de ce que seraient mes réactions, et d'autre part, je voulais un témoin.

Nous avons décidé d'en faire un enregistrement, lui en vidéo, et moi en cassette audio.

Je n'étais pas vraiment à mon aise dans le train qui nous emmenait à Annemasse. Je devais pourtant rester calme, sinon cette visite ne servirait à rien. Pendant tout le trajet, j'ai construit des scénarios sur ce qui allait se passer, mais la réalité a été très différente.

Je me suis trouvée en face d'une femme de grande taille, âgée de quatre-vingts ans, encore belle, au visage agréable quoique empreint d'une certaine sévérité. Elle ne ressemblait en rien à ce que j'avais imaginé.

Ses premières paroles furent :

– Je ne comprends pas pourquoi vous êtes venue me voir si tard. Du reste, je n'ai jamais compris non plus pourquoi, après le procès Hardy, aucun résistant de Combat n'est venu me voir. Pourtant, j'avais beaucoup à leur dire.

Elle paraissait très sûre d'elle ; je trouvais qu'elle ne manquait pas de toupet de me reprocher, ainsi qu'à d'autres camarades, de n'être pas venue la voir plus tôt, et en même temps, je me disais qu'elle avait raison.

Après cette entrée en matière, elle m'a longuement regardée, puis, les larmes aux yeux, m'a dit :

– Comme vous ressemblez à votre mère !

Je ne savais plus quoi penser.

Elle nous a fait entrer au salon, elle a accepté d'être enregistrée. Durant les trois heures de l'entretien, je me suis trouvée face à une femme qui se considérait comme une résistante, tout en reconnaissant avoir « obéi » à la Gestapo. En fait, dès l'armistice, elle avait commencé à faire passer clandestinement en Suisse des prisonniers français qui s'étaient évadés. Habitant Annemasse, elle connaissait les chemins permettant d'éviter la douane. Elle fit passer un jour deux officiers, dont l'un revint chez elle une semaine après pour l'informer que son patron, le colonel Groussard, habitant Genève, désirait la rencontrer. Tout d'abord, elle refusa. Mais devant son insistance, elle finit par accepter. Elle rencontra Groussard, qui lui dit faire partie du contre-espionnage, et lui demanda de travailler pour lui dans la région de Haute-Savoie, ce à quoi elle consentit. Elle continua à faire passer des gens en Suisse et en même temps œuvra pour Groussard.

En avril 1943, alors qu'elle rendait visite à sa sœur atteinte d'un cancer et hospitalisée à Lyon, elle fut arrêtée par la Gestapo et emmenée à la prison Monluc. Interrogée par Barbie très longuement, elle nia toute appartenance à la Résistance, et fut relâchée. Elle partit immédiatement pour Annemasse prévenir sa famille, puis à Genève afin de demander au colonel Groussard ce qu'elle devait faire. Il lui répondit :

« Ne changez rien à vos habitudes, retournez chez vous à

Annemasse et continuez à travailler pour le réseau. Si les Allemands reprennent contact avec vous, ne leur résistez pas. Vous aurez peut-être l'occasion de me donner des renseignements. »

C'est ainsi qu'elle est devenue agent double. À nouveau arrêtée par Barbie, elle va lui « obéir ». Il se servira d'elle à plusieurs reprises, une première fois pour établir une souricière dans l'appartement d'une résistante habitant rue Bouteille à Lyon. Elle s'arrangera pour prévenir ceux qui sonnaient à la porte, disant aux Allemands qui l'accompagnaient qu'il s'agissait de représentants.

Barbie l'utilisera pour faire arrêter Berty, puis pour l'affaire de Calluire et l'arrestation de Jean Moulin.

Dans les bureaux de la Gestapo, elle rencontra à plusieurs reprises des résistants qui jouaient double jeu : Multon, Moog et Hardy, que Barbie lui présenta ainsi :

– Voilà, madame, un Français qui a compris.

Concernant l'arrestation de maman, voici ce qu'elle m'a dit :

Le 27 mai, Barbie m'a ordonné d'aller le lendemain matin à l'hôtel de Bourgogne à Mâcon, pour y retrouver une certaine madame Moulin qui m'y attendrait. Je devais lui donner le message suivant : « Henri va bien, ne vous faites pas de souci, on a eu de ses nouvelles. »

Je me suis rendue comme convenu à l'hôtel de Bourgogne. À la réception, j'ai demandé madame Moulin, on me l'a montrée, elle était assise au salon. Je me suis rendue auprès d'elle et lui ai dit que j'avais un message à lui communiquer. Elle m'a répondu : « Bon, très bien, mais sortons d'ici, il y a trop de monde. »

Nous avons été dans le square nous asseoir sur un banc. Il y avait peu de monde, à part quelques hommes en bleu de chauffe, assis sur des bancs éloignés du nôtre. Je les ai remarqués parce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait été fait la veille, par les policiers allemands et Edmée Deletraz.

Le rendez-vous de Berty Albrecht et de celle-ci a bien eu lieu à l'hôtel de Bourgogne. Et ce n'est pas Berty qui a suggéré de sortir pour être plus au calme, mais madame Deletraz, qui l'a emmenée square de la Paix, à quelques minutes de marche. Il était plus facile d'arrêter Berty dans cet endroit peu fréquenté que sur la place de la Barre où donnait l'entrée de l'hôtel, place très animée et entourée de commerces.

Alors toute l'histoire des hommes en bleus de chauffe, sur la place de la Barre, le départ de maman dans une petite rue après avoir reçu le message, tout cela n'est que pure invention de madame Deletraz pour masquer la réalité.

Lors de notre entretien, cette dernière a dit que les Allemands étaient stupides ; peut-être le gros de la troupe, mais certainement pas ceux de la Gestapo. Ils ont su l'utiliser, alors qu'elle les croyait incompetents.

Depuis ma rencontre avec Jean Tramoni, je n'ai rien eu de nouveau. Mais je ne désespère pas. Tôt ou tard la vérité se fera jour, soit par de nouvelles recherches, soit par quelqu'un qui, sur son lit de mort, parlera, pour libérer sa conscience.

Comme je l'ai déjà dit, mes recherches n'ont pas plu à tout le monde, ce qui tendrait à prouver que certains connaissent la réalité des faits. Faut-il l'occulter ? Pourquoi ?

À ce jour, je ne sais rien de plus sur ce sujet, très éprouvant pour moi.

Comme je ne veux pas terminer ce récit sur un chapitre aussi triste, je vais essayer de conclure en parlant de l'engagement de ma mère, de ce qu'il m'a apporté, et de ce qu'il apportera peut-être à d'autres, parce que c'est cela l'essentiel.

Vivre au lieu d'exister, c'est ce que j'ai appris auprès de ma mère.

Tout le monde existe, mais vivre est autre chose. Vivre, c'est avoir un idéal, et prendre envers soi-même l'engagement de s'y tenir. Ce n'est certes pas le chemin de la facilité, mais c'est celui qui permet de comprendre que notre présence sur terre a une signification plus haute que le simple fait d'exister, et de tout accepter sans réagir.

Il y a en nous une petite voix que nous entendons mais n'avons pas très envie d'écouter, celle qui se nomme la voix de la conscience, dont Balzac a dit : « Notre conscience est un juge infallible, quand nous ne l'avons pas encore assassinée. »

Suivre sa conscience, c'est être résistant, c'est savoir dire non. Deux semaines avant sa mort, dans une lettre à son mari, Berty Albrecht écrit : « La vie ne vaut pas cher, mourir n'est pas grave. Le tout c'est de vivre conformément à l'honneur et à l'idéal qu'on se fait. »

C'est cela l'essentiel, *vivre conformément à l'honneur et à l'idéal qu'on se fait.*

Pour réaliser cela, une guerre et une occupation ne sont pas nécessaires. La vie quotidienne nous donne en permanence des occasions de résister : à l'égoïsme, au non-respect d'autrui, au racisme, à la xénophobie, au pouvoir, au dieu argent. Les motifs ne manquent pas ! Résister est un état d'esprit. C'est vivre dans sa dignité d'être humain, se rappeler que si nous avons des droits, nous avons aussi des devoirs.

La Révolution nous a apporté une devise, qui se trouve inscrite au fronton de nos édifices publics : Liberté, Égalité, Fraternité. Ce n'est pas pour faire joli, mais pour nous remettre en mémoire que ces trois choses sont primordiales. Et la plus importante, bien qu'elle soit à la fin, est la fraternité. Sans elle, il ne peut y avoir ni liberté ni égalité.

La vie est une énergie, ni bonne ni mauvaise ; elle est, et c'est à nous de la rendre positive. Elle est comme l'électricité, qui selon comme nous l'utilisons, nous rend de grands services ou peut nous tuer.

Il est beaucoup question, ces temps-ci, du *devoir de mémoire* envers ceux qui pendant la dernière guerre mondiale ont souffert et donné leur vie afin que les valeurs de notre devise puissent survivre. Se souvenir en déposant des gerbes de fleurs devant les monuments aux morts, c'est bien, mais pas suffisant. Leur rendre vraiment hommage, c'est essayer de suivre leur exemple, c'est se demander dans les moments difficiles : « Qu'auraient-ils fait à ma place ? »

Dans la société actuelle, il n'est pas aisé de trouver un sens aux actions de ceux qui ont donné leur vie pour un idéal. Alors, je me dis parfois qu'il doit y avoir, dans une dimension à laquelle nous n'avons pas encore accès, une pyramide qui se construit, et que chaque fois que quelqu'un met sa vie au service de l'évolution humaine, une pierre s'ajoute à sa construction. Lorsqu'au terme d'une période à venir sans doute longue, on verra cette pyramide, l'Homme sera devenu ce qu'il est.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France